Burgscheidungen

L'AMI
DES
ADOLESCENS

PAR

MR. BERQUIN.

TOME PREMIER.

A LEIPSIC
CHEZ GEORGE AUGUSTE GRIESHAMMER.
1799.

L'AMI
DE
L'ADOLESCENCE.

NARCISSE ET HIPOLITE.

Narcisse et Hipolite, à-peu-près du même âge, étoient amis dès la plus tendre enfance. Les maisons de leurs parens étant voisines, ils avoient occasion de se voir tous les jours.

M. Choisi, père de Narcisse, occupoit une place distinguée dans la magistrature, et jouissoit d'un immense revenu. Le père d'Hipolite, au contraire, nommé M. Merville, ne possédoit qu'une fortune bornée; mais il vivoit content, et toutes ses vues tendoient à rendre son fils heureux, par les avantages d'une sage éducation, puisqu'il ne pouvoit lui laisser de grandes ri-

chesses. Il choisit, pour cet objet, les moyens les plus dignes de sa prudence.

Hipolite avoit à peine atteint l'âge de neuf ans, qu'il étoit formé à tous les exercices du corps, et que son esprit étoit enrichi de plusieurs connoissances utiles. Comme il étoit toujours dans le travail et le mouvement, il avoit acquis une santé robuste; et content de lui-même, heureux de la tendresse de ses parens, il ne respiroit qu'une douce gaieté, dont l'impression se répandoit sur tous ceux qui avoient le bonheur de vivre auprès de lui.

Son petit voisin Narcisse le sentoit bien; et du moment qu'il n'étoit plus avec Hipolite, il ne savoit à quoi s'amuser.

Pour se délivrer de l'ennui qui le tourmentoit, il mangeoit continuellement sans avoir faim, buvoit sans soif, et s'assoupissoit sans besoin de sommeil. Aussi ne se passoit-il pas un seul jour qu'il n'éprouvât des langueurs d'estomac, ou des douleurs de tête violentes.

M. Choisi avoit, comme M. Merville, le tendre projet de faire le bonheur de son fils. Mais il avoit pris malheureuse-

ment,

ment, pour y parvenir, des moyens tout-à-fait opposés.

Narcisse, dès le berceau, avoit été élevé dans la mollesse. Il avoit toujours derrière lui un domestique pour lui avancer un fauteuil, lorsqu'il vouloit changer de place. On l'habilloit et on le déshabilloit, comme s'il avoit été privé de l'usage de ses mains. Il sembloit que tous ceux qui l'entouroient, fussent chargés de respirer pour lui, et qu'il ne vécût point par lui-même.

Lorsqu'Hipolite, en veste légère de toile, aidoit son père à cultiver, pour son amusement, un petit jardin, Narcisse, en bel habit brodé, se faisoit traîner dans un carosse, pour faire des visites avec sa maman.

S'il alloit quelquefois se promener à la campagne, et qu'il voulût s'asseoir dans une prairie, on avoit soin d'étendre sous lui les coussins de la voiture, de peur qu'il ne s'enrhumât sur le gazon.

Accoutumé à voir prévenir ses moindres fantaisies, tout ce qui s'offroit à ses yeux excitoit un moment ses désirs. Et plus on s'empressoit à les satisfaire, plutôt il en étoit dégoûté.

Pour

Pour lui épargner le plus léger sujet d'humeur, sa mère avoit ordonné à tous ses domestiques de respecter jusqu'aux caprices de son fils. Cette lâche condescendance l'avoit rendu si fantasque et si impérieux, qu'il étoit devenu un objet de haine et de mépris pour tous les gens de la maison.

Après ses parens, Hipolite étoit le seul qui l'aimât, et qui supportât patiemment ses boutades. Il avoit l'art de ployer son humeur, et de le rendre même joyeux comme lui.

Comment fais-tu donc pour être toujours si gai, lui dit un jour M. Choisi.

Comment je fais, lui répondit-il? Je n'en sais rien. Cela vient de soi même. Mon papa me dit cependant qu'on n'est jamais parfaitement heureux, si l'on ne sait mêler le travail aux plaisirs. Je l'ai bien éprouvé lorsqu'il vient des étrangers à la maison, et que, pour leur faire fête, tous nos travaux sont suspendus; je ne m'ennuie jamais que ces jours-là. C'est ce mélange d'exercices et d'amusemens qui fait aussi que je me porte toujours bien.

bien. Je ne crains ni les vents, ni la pluie, ni les ardeurs du midi, ni les fraîcheurs du soir; et j'ai déjà labouré une partie de mon jardin, lorsque le pauvre Narcisse est encore enseveli dans son lit.

M. Choisi poussa un soupir: et ce jour même il alla consulter M. Merville sur les moyens qu'il falloit prendre pour rendre son fils aussi sain et aussi gai qu'Hipolite.

M. Merville se fit un plaisir de répondre à ses questions, et il lui exposa le plan qu'il avoit suivi.

Les forces de l'esprit et celles du corps, lui dit-il, doivent être également exercées, si l'on ne veut qu'elles deviennent aussi inutiles que ces trésors enfouis dans la terre, et ignorés de leurs possesseurs. On ne peut rien imaginer de plus contraire au bonheur et à la santé de ses enfans, que de les porter à la pusillanimité, en les accoutumant à la mollesse, et de céder, par une cruelle complaisance, à leurs bizarres et tyranniques volontés. A quelles contrariétés n'est pas exposé, pour toute sa vie, un homme qui est accoutumé, dès l'enfance, à voir flatter toutes ses folles imaginations lors-

lorsque, dans le nombre des voeux les plus ardens de son coeur, à peine en verra-t-il un seul s'accomplir, et qu'il sera réduit à murmurer lâchement contre sa déstinée, quand il devroit le plus souvent remercier le ciel de la résistance qu'il oppose à ses voeux insensés? Il ajouta, avec un mouvement de joie inexprimable, qu'Hipolite ne seroit certainement pas cet homme malheureux.

M. Choisi fut frappé de ce discours, et il résolut de conduire son fils au bonheur par la même voie.

Hélas! il étoit trop tard. Narcisse avoit déjà douze ans; et son ame, dès long-tems énervée, étoit hors d'état de soutenir les efforts qui fatiguoient tant soit peu sa foiblesse. Sa mère, aussi foible que lui, supplioit son époux de ne pas tourmenter leur bien-aimé. Son époux, lassé de ces supplications, abandonna le sage projet qu'il avoit conçu; et le bien-aimé s'enfonça de plus en plus dans sa funeste mollesse.

Le dépérissement de son corps et la dégradation de son ame augmentèrent dans une égale proportion, jusqu'à ce qu'il eût

atteint

atteint l'âge de quinze ans. Ses parens l'envoyèrent alors à Paris pour prendre ses grades en philosophie, et de-là passer à l'étude du droit. Hipolite devoit entrer dans la même carrière, il suivit son jeune ami.

J'ai oublié de dire qu'Hipolite, dans les diverses connoissances qu'il avoit acquises, n'avoit eu d'autres maîtres que son père. Narcisse avoit eu autant de maîtres qu'il y a de connoissances à acquérir; et il en avoit passablement retenu quelques termes: c'étoit-là le fruit de toutes ses études.

L'esprit d'Hipolite, au contraire, étoit comme un vaste jardin bien aéré, et de toutes parts exposé aux rayons bienfaisans du soleil, où se fécondoient rapidement, par une heureuse culture, les semences qu'on y avoit répandues. Riche déjà d'instructions, il en désiroit avidement de nouvelles. Son application et sa bonne conduite offroient des modèles d'émulation à ses camarades. La douceur de son ame, la vivacité de son esprit, et l'enjouement de son caractère, inspiroient l'attrait le plus vif pour sa société. Tous l'aimoient, tous aspiroient à devenir ses amis.

Narcis-

Narcisse, dans les premiers tems, s'étoit fait une joie de loger avec lui. Bientôt son orgueil, humilié de la considération qu'Hipolite avoit acquise, ne put lui permettre d'en être plus long-tems le témoin. Il s'en sépara sur un prétexte frivole.

Livré à lui même et blasé dans ses goûts, il soupiroit après le plaisir, et il saisissoit inconsidérément tout ce qui paroissoit lui en offrir la trompeuse image.

Je n'entreprendrai point de vous dire combien de fois il eut à rougir de lui-même, et comment, d'étourderie en étourderie, il tomba dans les derniers égaremens. Il vous suffira de savoir qu'il retourna dans la maison paternelle avec un principe de mort dans le sein; qu'il languit six mois sur un lit de douleur, et qu'il expira dans une cruelle agonie.

Hipolite, tendrement regretté de ses professeurs et de ses camarades, étoit rentré chez ses parens, chargé d'un trésor de lumières et de sagesse. Avec quels transports il fut reçu de sa famille! O enfans, que c'est une douce chose de se faire aimer,

et

et de sentir au fond de son coeur qu'on est digne de cette bienveillance universelle.

Sa mère s'estimoit la plus heureuse de toutes les femmes. Son père ne le regardoit qu'avec des yeux baignés de larmes de joie.

Un emploi considérable, qui vint à vaquer dans sa patrie, lui fut conféré d'après le voeu unanime de ses citoyens, et satisfit le désir ardent qu'il avoit de se rendre utile à leur bonheur.

Il en jouit comme eux-mêmes, et il vit partager ce sentiment généreux à ses parens, qui coulèrent dans l'abondance une vieillesse honorable. Il se plaisoit à leur rendre, avec usure, les soins qu'il en avoit reçus. Une épouse belle et vertueuse, des enfans semblables à lui, achevèrent de combler sa félicité. Lorsqu'on parloit d'un homme heureux et digne de l'être, son nom se présentoit toujours le premier.

LE

LE PARVENU.

Dans une belle soirée du mois de septembre, M. Ruffay sortit de sa maison avec Eugène, son fils, et ils tournèrent leurs pas vers les riantes campagnes qui environnoient les murailles de la ville. L'air étoit doux, le ciel pur; le bruit des eaux et le frémissement des arbres, portoient à une tendre rêverie. Quelle charmante soirée, s'écria Eugène, dans l'enchantement où le plongeoient les beautés ravissantes de la nature. Il pressa la main de son père, et lui dit: Si vous saviez, mon papa, quels sentimens agitent mon coeur. Il se tut un moment, éleva ses regards vers le ciel; et les yeux humides de larmes, il s'écria: Je te remercie, mon Dieu, de la douce soirée que tu nous donnes. Ah, si tout le monde pouvoit en jouir comme moi! Si tous les hommes étoient aussi joyeux que je le suis en ce moment! Je voudrois être roi d'un grand

royau-

royaume, pour faire le bonheur de tous mes sujets.

M. Ruffay embrassa son fils. Mon cher Eugène, lui dit-il, les souhaits bienfaisans que tu viens d'exprimer, sont d'une ame aussi noble que sensible. Mais ton ame ne changeroit-elle pas, si tu changeois de fortune? Conserverois-tu, dans ton élévation, les dispositions qui t'animent dans l'état de médiocrité où le ciel t'a fait naître?

EUGENE.

Pourquoi me faites-vous cette question, mon papa? Est-ce qu'on ne peut devenir riche sans devenir dur et méchant?

M. RUFFAY.

Cela n'arrive pas toujours, mon ami. Il est des parvenus qui gardent la mémoire de leurs misères passées, et dans qui ce souvenir excite un sentiment de bienfaisance pour les infortunés. Mais, à la honte du coeur humain, le changement de fortune altère souvent les affections les plus tendres et les plus compatissantes. Tant que nous sommes malheureux, nous croyons

que

que le ciel impose à tous les hommes le devoir de soulager nos peines: si la main de la providence écarte de nous le malheur, nous croyons toutes ses vues, dans l'Univers, remplies, et nous ne songeons plus aux misérables qui restent au fond de l'abîme dont elle nous a fait sortir. Nous en avons un exemple dans cet homme qui vient quelquefois me demander des secours, et auquel je ne les donne qu'avec une répugnance dont je me fais un reproche, mais que je ne suis pas le maître de surmonter.

EUGENE.

Effectivement, mon papa, je me suis aperçu que vous lui mettiez sèchement votre aumône dans la main, sans lui adresser jamais des paroles de consolation que vous adressez à tous les autres pauvres.

M. RUFFAY.

Tu vas voir, mon fils, s'il les mérite. M. Lafargue étoit un marchand mercier de la place Maubert. Quoiqu'il eût beaucoup de peine à vivre des profits de son petit commerce, jamais un indigent ne s'étoit pré-

présenté inutilement à sa porte. C'étoit-là tout le plaisir qu'il se permettoit d'acheter; et il se trouvoit heureux d'en jouir, quoiqu'il ne pût s'y livrer de toute l'étendue des voeux de son coeur.

Ses affaires l'appelèrent un jour à la bourse. Il vit, dans un coin, plusieurs gros négocians rassemblés, qui parloient d'entreprises brillantes, et du profit immense qu'ils en attendoient. Ah! dit-il en lui-même, en poussant un soupir, que ces gens sont heureux! Si j'étois aussi riche, Dieu sait que je ne le serois pas pour moi seul, et que les pauvres partageroient mes jouissances. Il rentre chez lui plein de pensées ambitieuses; mais comment son petit commerce pourroit-il remplir ses vastes desirs? A peine suffisoit-il, malgré sa rigoureuse économie, pour le faire subsister frugalement pendant le long cours de l'année. Je serai toute ma vie au même point, s'écria-t-il! Il n'y a aucun moyen qui puisse me tirer de la médiocrité où je languis.

Un colporteur de loteries se présente en ce moment à sa porte, et lui propose de s'intéresser dans une société de billets. Il

saisit

saisit avidement cette proposition, comme une inspiration de la fortune; et sans réfléchir combien sa cupidité pouvoit le mettre à la gêne, il place à la loterie un louis, le seul qu'il eût alors dans son comptoir.

Avec quelle impatience il attendit les six jours qui devoient encore s'écouler jusqu'au tirage. Tantôt il se repentoit d'avoir hassardé si follement une mise dont la perte auroit été fort considérable pour lui; tantôt il se représentoit les richesses entrant comme un torrent dans sa maison. Enfin, le jour arriva.

EUGENE.

Hé bien, mon papa, gagna-t-il?

M. RUFFAY.

Dix mille francs.

EUGENE.

Ah! comme il dut sauter de joie?

M. RUFFAY.

Il courut aussitôt chercher cette somme, a porta chez lui, passa plusieurs jours à la consi-

considérer; et quand il s'en fut bien rassasié: Je peux, dit-il, en tirer un parti plus avantageux qu'une vaine contemplation. Il acheta diverses marchandises, étendit son commerce; et par son intelligence et son activité, il eut bientôt doublé son capital.

En moins de dix ans, il étoit devenu un des plus riches particuliers de la ville.

Il faut dire, à sa louange, qu'il avoit été jusqu'alors fidèle au voeu qu'il avoit fait, d'associer les pauvres à son aisance. Il se souvenoit, sans rougir, de son premier état, à la vue d'un homme malheureux; et ce souvenir n'étoit jamais sans fruit pour celui qui le rappeloit à sa mémoire. Porté peu-à-peu dans des sociétés brillantes, il y prit le goût du luxe et des dissipations. Il acheta aux portes de la ville une maison superbe, avec de vastes jardins; et sa vie devint un cercle d'amusemens et de plaisirs. Les fantaisies les plus dispendieuses ne lui coûtoient rien à satisfaire. Il ne tarda guère à s'apercevoir qu'elles avoient fait une brêche considérable à sa fortune. Le commerce qu'il avoit abandonné, pour se livrer tout entier à ses jouissances, ne lui fournissoit

plus

plus les moyens de la réparer. D'un autre côté, l'habitude de la mollesse, et un vil sentiment de vanité, ne lui permettoient pas de rabattre de ses dépenses. J'en aurai toujours assez pour moi, se dit-il secrètement; que les autres songent à se pourvoir eux-mêmes. Son coeur, endurci par cette résolution, fut dès-lors fermé à tous les malheureux. Il entendoit autour de lui les cris de la misère, comme on entend gronder la tempête, à l'abri de ses fureurs. Des amis qu'il avoit jusqu'alors soutenus, vinrent solliciter de nouveaux secours. Il les repoussa durement. N'ai-je donc amassé mes biens, leur dit-il, que pour les disperser sur vous? Faites comme moi, vous pourrez vous suffire. Sa mère, à qui il avoit retranché la moitié de sa pension, vint le prier de lui donner un asyle dans un coin de son hôtel, pour y finir ses vieux jours. Il eut la barbarie de la refuser; et il la vit, d'un oeil sec, mourir dans le désespoir. Ce crime ne demeura pas longtems impuni. La débauche dans laquelle il étoit plongé, épuisa bientôt toutes ses richesses, et lui ôta les forces nécessaires

pour

pour gagner sa subsistance par son travail. Il fut réduit à l'état de mendicité où tu le vois. Il cherche aujourd'hui son pain de porte en porte, et il est l'objet du mépris et de l'indignation de tous les gens de bien.

EUGENE.

Ah! mon papa, puisque la fortune peut rendre si méchant, je veux rester comme je suis.

M. RUFFAY.

Mon cher Eugène, je fais le même voeu pour ton bonheur; mais si le ciel te destine à un état plus élevé, qu'il te laisse toujours la noblesse et la générosité de ton ame. Pense souvent a l'histoire que je viens de te raconter. Apprends, par cet exemple. qu'on ne peut goûter un veritable bonheur, sans être sensible à l'infortune; que le devoir de l'homme puissant est d'adoucir les peines du foible, et qu'il peut être plus heureux par la joie intérieure qu'il trouve à le remplir, que par l'éclat de son faste et de ses jouissances.

Le

Le soleil alloit descendre sous l'horizon, et ses derniers feux faisoient briller, d'un vif éclat, les nuages qui paroissoient former des rideaux de pourpre autour de sa couche. Toute la nature respiroit le calme et la fraîcheur; les oiseaux, en répétant leurs dernières chansons, ranimoient leurs voix mélodieuses. Le feuillage des arbres sembloit, par un doux murmure, se mêler à leurs concerts. Tout inspiroit un sentiment de joie et de plaisir; mais Eugène et son père, au lieu de ce ravissement qu'ils avoient d'abord éprouvé, ne rentrèrent chez eux qu'avec un sentiment profond de mélancolie.

LES

LES PETITES COUTURIERES.

(Louise et Léonor travaillent dans leur chambre, assises auprès d'une table couverte d'étoffes taillées pour des habits d'enfans.)

(Sophie est debout auprès de Louise, et lui présente une aiguillée de fil. La chambre est échauffée par un bon feu).

CHARLOTTE, *(en entrant.)*

Hé bien, vous voilà tristement assises, et occupées à coudre! Moi, qui croyois vous trouver jouant sur la neige dans le jardin!¦ Venez, venez voir. Tous les arbres ont l'air des petits maîtres à tête bien poudrée. Il n'y a rien de si joli.

LOUISE.

LOUISE.

Nous ne quitterions pas notre ouvrage pour tous les plaisirs du monde.

CHARLOTTE.

Moi, je le quitte souvent à propos de rien. Et en avez-vous encore pour long-tems?

LEONOR.

Nous y avons travaillé tout hier, et nous y sommes aujourd'hui depuis sept heures. Le voilà bientôt achevé.

CHARLOTTE.

Depuis sept heures? J'étois encore à neuf heures et demie au lit. D'où vous vient donc cette fureur de besogne?

LOUISE.

Si tu savois pour qui nous travaillons, je suis sûre que tu voudrois être de la partie.

CHARLOTTE.

Non certes, quand ce seroit pour moi.

LOUISE.

LOUISE.

Oh! nous ne serions pas de si bon coeur pour nous mêmes.

SOPHIE.

Devine pour qui c'est.

CHARLOTTE.

Quand ce n'est pas pour soi, c'est pour sa poupée, c'est tout naturel. N'ai-je pas deviné?

LEONOR.

Oui, regarde si ce sont-là des ajustemens de poupée.

(Elle soulève, sur la table, des jaquettes, des camisoles et des tabliers).

CHARLOTTE.

Comment donc? Voilà un trousseau complet. Laquelle de vous est-ce qu'on marie?

LEONOR *(d'un air piqué).*

Une jaquette pour habit de noces. Il n'y a que des folies dans sa tête: je vois qu'elle ne devineroit jamais.

SOPHIE.

Hé bien, je vais lui dire, moi, ce que c'est. Tu connois ces petites filles qui n'ont que des habits tout percés, et qui meurent de froid.

CHARLOTTE.

Quoi, les enfans de cette pauvre femme dont le mari vient de mourir, et qui ne sait comment gagner sa vie?

LOUISE.

C'est pour cette misérable famille.

CHARLOTTE.

Mais ta maman et la mienne lui ont envoyé de l'argent.

LOUISE.

Il est vrai; mais il y avoit des dettes à payer, et des provisions à faire. Quant aux habits.....

LEONOR.

Oui, c'est nous qui nous en sommes chargées.

CHAR-

CHARLOTTE.

Pourquoi ne pas leur en envoyer des vôtres? Vous vous seriez épargné la façon.

LOUISE.

Nos habits pourroient-ils aller bien juste à ces petits enfans?

CHARLOTTE.

J'en conviens. Ils auroient traîné d'un quart d'aune devant et derrière eux; mais leur mère auroit pu les mettre à leur taille.

LOUISE.

Elle n'est pas en état de le faire.

CHARLOTTE.

Pourquoi donc?

LEONOR (*regardant fixement Charlotte*).

C'est que, dans son enfance, elle n'a pas été accoutumée à travailler.

LOUISE.

Comme nous sommes un peu exercées à la couture, nous avons prié maman de

nous faire donner du coutil et de la futaine, et nous tailler, à vue d'oeil, des patrons. C'est nous qui avons entrepris le reste.

LEONOR.

Et quand tout cela sera achevé, nous irons le porter nous-mêmes à la pauvre femme, pour que ces enfans soient un peu chaudement vêtus cet hiver.

SOPHIE.

Tu vois à présent pourquoi nous n'allons pas jouer sur la neige.

CHARLOTTE *(avec un soupir étouffé)*.

Ah! je veux travailler aussi avec vous.

LOUISE.

Je te le disois bien.

LEONOR.

Non, non, cela n'est pas nécessaire: nous allons achever.

LOUISE.

Pourquoi veux-tu la priver de ce plaisir? Tiens, ma bonne amie, voici un reste d'ourlet

d'ourlet à faire; mais il faut que cela soit cousu proprement.

SOPHIE.

Si cela n'est pas propre, on ne s'en servira pas d'abord.

CHARLOTTE.

Tu parles aussi, toi petite morveuse, comme si tu y étois pour quelque chose.

LOUISE.

Comment donc? Sophie nous a merveilleusement secondées. C'est elle qui tenoit l'étoffe quand il y avoit quelque bout à rogner; c'est elle qui nous présentoit le peloton: c'est elle qui ramassoit nos dés. Tiens, mon coeur, porte les grands ciseaux à Leonor.

CHARLOTTE.

Regarde un peu, ma chère amie, si c'est bien comme cela.

LEONOR *(saisissant l'ouvrage)*.

Fi donc! ces points sont trop allongés, et puis, c'est tout de travers.

LOUISE.

LOUISE.

Il est vrai que cela ne tiendroit guère. Attends, je vais te donner quelque autre chose. Attache les cordons au collet de la jaquette.

CHARLOTTE.

Bon, je m'en tirerai un peu mieux.

LEONOR.

(Jetant un coup d'oeil en dessous sur l'ouvrage de Charlotte).

Hé bien, ne voilà-t-il pas qu'elle ajuste le bout en dehors, au lieu de le mettre à l'envers? L'ouvrage nous feroit honneur assurément.

LOUISE.

C'est ma faute de ne l'en avoir pas avertie. Bien comme cela, Charlotte.

CHARLOTTE.

C'est que l'on ne m'a pas appris comme à vous.

LEONOR.

Tant pis pour toi: je te plains.

LOUISE.

LOUISE.

Ne va pas la fâcher, ma soeur; elle fait de son mieux. Donne un peu, mon enfant. Comment donc; voilà un cordon de cousu. Vois-tu, Léonor?

LEONOR.

(Tirant d'une main la jaquette, de l'autre le cordon).

C'est dommage qu'il ne tienne pas.

(Le cordon et la jaquette se séparent, et on voit le fil qui va en zig-zag de l'un à l'autre, comme le lacet d'un corset qu'on délace).

Une bonne ouvrière que nous avons là! Elle ne fait rien, et nous détourne.

CHARLOTTE *(tristement).*

Hélas! c'est que je n'en sais pas davantage.

LOUISE.

Ne te chagrine pas, ma bonne amie, tu y as mis de la bonne volonté; c'est autant que nous. Je me charge de ta besogne....

Allons

Allons, voilà qui est fait. As-tu fini, Léonor?

LEONOR.

J'en suis à mon dernier point. Il n'y a plus que le fil à couper. Bon; je vais maintenant faire un paquet de tout cela.

(Elle arrange les habits, les met l'un sur l'autre, et se dispose à nouer les bouts de la serviette qui les enveloppe).

(Mme. Valcourt entre).

SOPHIE.

Ah, voici maman.

Mme. VALCOURT.

Hé bien, mes enfans, où en sommes-nous? Avez-vous besoin d'un peu de secours?

LOUISE.

Non, maman; Dieu merci, nous venons d'achever.

Mme.

Mme. VALCOURT.

Déjà? Voyons un peu. Mais c'est fort propre. Pour toi, ma chère Sophie, le tems a dû te paroître bien long.

SOPHIE.

Non, maman: j'ai toujours eu quelque chose à faire. Demandez à mes soeurs.

LOUISE.

Nous ne serions pas sitôt venues à bout de notre entreprise, sans ses petits secours. Elle ne nous a pas quittées d'un instant.

Mme. VALCOURT.

Je suis ravie de ce que tu me dis. Ah! voilà aussi notre voisine Charlotte. Elle vous a aidé sans doute?

LEONOR *(d'un ton ironique)*.

Elle a voulu essayer; mais...

LOUISE.

Nous allions finir, lorsqu'elle est arrivée.

So-

SOPHIE.

Elle a fait deux ou trois points. Ah, elle n'en sait guères plus que moi. Si vous aviez vu, comme c'étoit torché.

LOUISE.

Paix donc, Sophie.

Mme. VALCOURT.

Allons, puisque vous avez été si diligentes, j'ai un grand plaisir à vous annoncer pour récompense de votre zèle....

SOPHIE.

Et quoi donc, maman?

Mme. VALCOURT.

La pauvre femme et ses filles sont en bas dans le sallon. Je vais vous envoyer les enfans; vous les habillerez vous-mêmes pour jouir de la surprise de leur mère.

LOUISE.

Ah maman! comme vous savez assaisonner nos plaisirs!

SOPHIE.

Voulez-vous que je les aille chercher?

Mme. VALCOURT.

Oui, suis moi: tu remonteras avec elles. Dans cet intervalle, je vais avoir un mot d'entretien avec la mère, et je saurai à quoi on peut l'employer pour lui faire gagner sa vie..

(Elle sort, tenant Sophie par la main).

LOUISE.

Reste avec nous, Charlotte; nous aurons besoin de toi. Il faut que tu donnes un coup de main à la toilette.

CHARLOTTE.

Ma chère amie, que je sens tout ton bon coeur! *(Elle l'embrasse).*

LEONOR.

J'ai un petit brin de malice: ma soeur m'en fait rougir. Veux-tu bien me pardonner?

CHAR-

CHARLOTTE *(l'embrassant aussi)*.

Ah, de toute mon ame.

LOUISE.

J'entends les petites filles qui montent. Les voici.

(Sophie entre, précédant, d'un air de triomphe, les deux petites paysannes).

SOPHIE *(bas à Louise)*.

Elles vont être bien surprises. Je ne leur ai pas dit ce qui les attend.

LOUISE.

Tu as bien fait, elles n'en seront que plus aises, et nous aussi.

LEONOR.

Moi, je m'empare de Jacqueline.

LOUISE.

Moi, je me charge de Margotton.

CHARLOTTE.

Sophie et moi, nous vous présenterons les épingles.

Elles

(Elles se mettent en devoir de déshabiller les enfans.)

JACQUELINE *(d'un ton pleureur).*

Nous avons bien déjà assez froid. Est-ce que vous voulez encore nous ôter nos pauvres habits?

LOUISE.

Ne crains rien, ma petite. Tu vas voir. Viens, approchons-nous un peu plus du feu. Tu és toute transie.

MARGOTTON.

Nous ne nous sommes pas chauffées d'aujourd'hui.

JACQUELINE.

Quoi! c'est pour nous ces beaux habits neufs?

MARGOTTON.

Ah, mon Dieu! que va dire ma mère? elle nous prendra pour vos soeurs, de nous voir si braves.

LOUISE.

LOUISE.

Et vous le serez aussi. Vous ne nous donnerez plus que ce nom.

JACQUELINE.

O ma belle demoiselle, nous ne sommes que vos servantes.

LOUISE.

Tais-toi, tais-toi. Passe ton bras seulement. L'autre. Mais comme c'est court! Il ne lui va qu'aux genoux.

(A Léonor.)

Hé bien, étourdie, voilà de tes oeuvres! Tu m'as donné l'habit de la plus petite pour la plus grande.

LEONOR.

Mon Dieu, je ne savois aussi ce que c'étoit. Jacqueline en avoit sous les pieds et je voyois que je ne lui voyois pas encore la tête. Il n'y a qu'à changer. Voilà le tien.

LOUISE.

LOUISE.

Dépêchons-nous. Toi, Sophie, cours faire signe à maman de venir.

SOPHIE.

J'y vole. *(Elle sort.)*

LOUISE.

Ah, je m'y reconnois à présent. Tourne un peu. Encore. Fort bien. Prenez-vous par la main, et marchez devant nous.

(Les deux petites filles vont côte-à côte et se regardant l'une l'autre tout ébahies.)

CHARLOTTE.

Comme elles sont bien ajustées. Les voilà jolies à croquer. Il ne faut plus qu'une chose. — *(A Jacqueline.)* — Tiens, voici un mouchoir blanc, crache, que je te débarbouille. — *(A Margotton.)* — A toi. Qu'est-ce qui leur manque? là, voyons. Si on bichonnoit pourtant leurs cheveux.

LOUISE.

Va, Charlotte, ils leur vont mieux tout pendants. N'est-ce pas, Léonor?

LEO-

LEONOR.

Un petit coup de peigne pour les démêler. Laissez, laissez, je m'en charge.

SOPHIE *(entre en sautant de joie.)*

Voici maman; voici maman.

(Madame Valcourt la suit de près, tenant la pauvre femme par la main. Toutes les petites filles courent au-devant d'elle.)

LA PAUVRE FEMME.

O Dieu, que vois-je! sont-ce-là mes enfans, ma nôble et généreuse dame?

(Elle veut se jetter à ses genoux.)

Mme. VALCOURT *(la relevant.)*

Non, ma bonne amie, vous ne me devez aucune reconnoissance. Mes enfans ont voulu essayer leur adresse à la couture, et je leur en ai laissé le plaisir.

(Elle examine l'habillement des petites paysannes.)

Mais cela n'est point si mal, pour un premier ouvrage. Louise, tu aurois là un bon métier.

LA

LA PAUVRE FEMME *(courant vers Louise, Léonor et Sophie.)*

Ah, mes bonnes demoiselles, que je vous remercie. Je prie Dieu de vous en récompenser. — *(Elle leur baise la main, malgré leur résistance.)*

(Elle aperçoit Charlotte qui s'est retirée seule dans un coin.)

Ah, pardon, ma petite demoiselle, je ne vous avois pas vue. Que je vous fasse aussi mes remercimens.

(Elle veut lui baiser la main.)

CHARLOTTE *(la retirant avec un grand soupir.)*

A moi, à moi! non, non, je n'ai rien fait à l'ouvrage.

Mme. VALCOURT.

Ne t'afflige pas, mon enfant. On ne fait rien avec des soupirs, mais avec une ferme résolution. Dis-moi, crois-tu qu'il soit utile et agréable à une jeune demoiselle de s'accoutumer de bonne-heure au travail?

CHAR-

CHARLOTTE.

Oh, si je le crois.

Mme. VALCOURT.

De quel plaisir touchant tu te vois aujourd'hui privée, pour avoir négligé de te former aux occupations de ton âge!

LA PAUVRE FEMME.

Ah, ma chère petite demoiselle, apprenez, apprenez à travailler, tandis qu'il en est tems. Plût à Dieu, que j'eusse reçu, dans mon enfance, la même leçon. Je pourrois aujourd'hui m'être utile à moi-même, au lieu de me voir à la charge des honnêtes gens.

Mme. VALCOURT.

Franchement, ma bonne amie, cela auroit été beaucoup plus heureux pour vous, quoique j'y eusse perdu le plaisir de vous obliger. Mais vous êtes encore assez jeune pour réparer le tems que vous avez perdu. Vous saurez, mes enfans, que je lui ai trouvé de l'emploi chez le tisserand du voisina-

sinage; et lorsqu'elle n'aura rien à faire chez lui, elle viendra travailler ici au jardin.

SOPHIE.

Ah, bon, bon; j'irai lui aider tant que je pourrai.

Mme. VALCOURT.

A l'égard de ses filles, je veux que ma maison soit leur école. Louise, et toi, Léonor, vous avez mérité que je vous confie leur instruction. J'en fais vos élèves pour la lecture et pour le travail.

CHARLOTTE.

Me permettez-vous aussi d'être de l'apprentissage?

Mme. VALCOURT.

Très-volontiers, Charlotte, si ta mère le trouve bon. Tu seras l'émule de Sophie. *(A la pauvre femme.)* Ma bonne amie, êtes-vous contente de cet arrangement?

LA PAUVRE FEMME.

Dieu, si je le suis! Ah, ma noble et généreuse dame, je vous devrai tout mon bon-

bonheur, et celui de ma pauvre petite famille. Mes chères et jolies demoiselles, rendez graces à Dieu tous les jours de votre vie, de vous avoir donné une si bonne maman, qui vous accoutume de bonne heure à la diligence et au travail. Vous le voyez, c'est la source de toutes les joies pour nous, et pour nos semblables.

L'AMOUR DE DIEU ET DE SES PARENS.

Hélène et Théophile étoient tendrement chéris de leurs parens, et les aimoient avec la même tendresse.

Depuis quelques jours ils avoient pris l'habitude de courir au fond du jardin après leur déjeûner, et de n'en revenir qu'au bout d'un quart-d'heure pour se mettre à leur travail.

Cette conduite fit naître la curiosité de M. Florigni, leur père. Ses deux enfans, jus-

jusqu'alors, avoient été fort studieux; et il avoit su leur rendre le travail si agréable, qu'ils laissoient souvent leur déjeûner à moitié, pour courir plus vîte à leurs leçons.

Que devons-nous penser de ce changement, dit-il à son épouse? Si nos enfans prennent une fois le goût de l'oisiveté, nous leur verrons bientôt perdre les heureuses dispositions qu'ils avoient montrées. Nous perdrons nous-mêmes nos plus chères espérances, et le plaisir que nous avions à les aimer.

Madame Florigni ne put lui répondre que par un soupir.

Le même jour, elle dit à ses enfans: qu'allez-vous donc faire de si bonne-heure dans le jardin? vous pourriez bien attendre que votre travail fût fini, pour vous livrer à vos récréations.

Hélène et Théophile gardèrent le silence, et embrassèrent plus tendrement que jamais leur maman.

Le lendemain au matin, lorsqu'ils crurent n'être vus de personne, ils s'acheminèrent doucement vers le berceau de chèvre

vre-feuille, qui étoit au bout de la grande allée.

Madame Florigni attendoit ce moment, et les suivit sans en être aperçue, à la faveur d'une charmille épaisse, le long de laquelle elle se glissa sur la pointe des pieds.

Lorsqu'elle fut arrivée près du berceau, et qu'elle fut postée dans un endroit d'où elle pouvoit tout remarquer à travers le feuillage, Dieu! de quelle joie son coeur maternel fut saisi, lorsqu'elle vit ses deux enfans joindre leurs mains, et se mettre à genoux.

Théophile disoit cette prière. Hélène la répétoit après lui.

„Seigneur, mon Dieu! je te prie que nos parens ne meurent pas avant nous. Nous les aimons tant, et nous aurons tant de plaisir de faire leur bonheur, lorsque nous serons devenus grands.“

„Rends nous bons, justes et sages, pour que notre papa et notre maman puissent tous les jours se réjouir de nous avoir donné la vie.“

„En-

„Entends-tu, mon Dieu? Nous voulons aussi faire tout ce qui est dans tes commandemens.“

Après cette prière, ils se levèrent tous deux, s'embrassèrent tendrement, et retournèrent à la maison, en se tenant par la main.

Des larmes de joie couloient le long des joues de leur mère. Elle courut à son époux, le pressa sur son sein, lui redit ce qu'elle avoit entendu; et ils furent l'un et l'autre aussi heureux que s'ils avoient été transportés tout d'un coup, avec leur famille, dans les délices du paradis.

LA POULE.

Que Cyprien étoit heureux d'avoir un père d'un coeur si tendre, d'un esprit si équitable! Lorsqu'il avoit été pendant quelques jours sage et diligent, il pouvoit se promettre que M. Tourville ne manqueroit pas de lui témoigner sa satisfaction par une récompense

pense flatteuse. Il avoit du goût pour la culture des fleurs et pour le jardinage. Son papa s'en étoit aperçu, et il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étoient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton précepteur vient de me dire que tu commençois aujourd'hui l'histoire romaine, et la géographie de l'Italie: si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je? il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savoit déjà toute l'histoire des rois de Rome, et il traçoit lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet empire naissant.

M. Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit

dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin, et lui montrant un quarré: Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre, des légumes, à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, et tous les autres instrumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étoient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyoit sur des planches, des boîtes remplies de greffes et d'oignons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages, le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante, qui marquoit le tems des semences et des récoltes.

Il faudroit être encore à l'âge heureux de Cyprien pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre étoit pour lui un grand royaume, et toutes les heures de relâche qu'il perdoit auparavant à polis-

sonner, il les employoit utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en sortoit, il oublia imprudemment de tirer la porte après lui. Une poule s'aperçut de son étourderie, et eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches des fleurs étoient couvertes d'un terreau bien gras, et par conséquent abondant en vermisseaux. La poule friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pattes, et à creuser de son bec pour en déterrer. Elle établit de préférence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venoit de transplanter des oeillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son retour il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates-bandes! Ah! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer! Il courut aussitôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance; et ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvoit saisir, il les lui jettoit en la poursuivant.

La pauvre poule, tantôt couroit de toute sa vîtesse, tantôt prenant l'essor, cher-

cherchoit à s'élever au-dessus des murs; son vol n'alloit pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, et s'embarrassa des pieds et des aîles, dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien qui la vit ainsi enchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes et de giroflées le séparoient encore d'elle: emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, et s'élève de plus belle, emportant à sa patte une jacinthe-rose-tendre, à dix cloches. Cyprien avoit saisi son râteau; il le lance de toute la roideur de son bras. Le râteau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pièces, et se fracassa lui-même deux dents, en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avoit couru prendre sa bêche, et le nouveau combat auroit eu des suites funestes pour son adversaire qui, de fatigue

et d'étourdissement, s'étoit allé rencoigner contre une tonnelle, si M. Tourville, que le bruit avoit dès le commencement attiré à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.

A peine Cyprien l'eût-il aperçu, qu'il s'arrêta tout confus, et lui dit: Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite poule a fait dans mon jardin.

Si tu en avois fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne seroit pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu honte de rassembler toutes tes forces contre une poule? Elle est privée des lumières de la raison, et si elle a fouragé tes oeillets, ce n'étoit pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serois-tu mis en fureur contre elle, si elle n'avoit gratté que dans les orties? Et d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties et les oeillets? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégât. Il falloit la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace et ton râteau ne seroient pas en pièces; toute la perte se seroit bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc que toi de punissable. Si je coupois

pois une branche de ce noisetier, et que je te fisse éprouver le même traitement que tu vulois faire subir à la poule, ne serois-je pas plus juste que toi? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais pour la glace que tu m'as cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportemens.

Cyprien se retira confondu, et de toute la journée, il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. Tourville lui demanda s'il ne seroit pas bien-aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse, qu'il s'efforçoit vainement de cacher. Son père s'en aperçut, et lui dit: qu'as-tu donc, mon fils? tu me parois affligé.

Cyprien.

Eh! mon papa! n'ai-je pas sujet de l'être? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs, pour faire un petit présent à ma soenr. J'ai ramassé douze francs, que

je

je destinois à lui acheter un joli chapeau, et il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

M. TOURVILLE.

Je crois que tu aurois eu bien du plaisir à donner à ta soeur cette marque d'amitié; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

CYPRIEN.

Ah! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, et je ne m'en prendrai plus aux poules, de mes étourderies.

M. TOURVILLE.

Mais crois-tu que dans ce vaste univers, il n'y ait que les poules qui puissent te fâcher?

CYPRIEN.

Eh! mon Dieu, non. Tenez, la semaine dernière, j'avois laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite soeur vint dans

dans mon cabinet, prit une plume et de l'encre, et barbouilla si bien toute la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

M. Tourville.

Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables?

Cyprien.

Hélas! oui, mon papa.

M. Tourville.

Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une poule et ta petite soeur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les poules cherchent les vermisseaux, et ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les poules aux dépens de tes fleurs.

Cyprien.

Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire

ces

ses griffonnages, m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

M. TOURVILLE.

Ne pouvois-tu pas prévenir cette perte, en serrant la mappe-monde dans ton porte-feuille?

CYPRIEN.

Vraiment, oui.

M. TOURVILLE.

Songe donc à te comporter toujours si prudemment, que personne ne puisse te faire du tort réel; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

CYPRIEN.

Et par quel moyen, mon papa?

M. TOURVILLE.

Par de l'indifférence, s'il est léger; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer, pour exemple, ma conduite envers monsieur Duclion.

CY-

CYPRIEN.

Ah! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans, il ne vous regarde plus, et il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

M. TOURVILLE.

Sais-tu ce qui le porte à ces indignités?

CYPRIEN.

Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

M. TOURVILLE.

C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avoit exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, et dans lequel j'avois été formé de bonne-heure par ses instructions. Il n'avoit d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance et son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine et ses calomnies.

CYPRIEN.

Ah! mon papa, si j'étois aussi grand que lui, je lui ferois bien rengaîner ses propos.

M. TOUR-

M. TOURVILLE.

Je suis de sa taille, et je le laisse dire. La conduite que tu aurois dû tenir avec la poule, je la garde précisément envers lui. Les oeillets dont elle a dépouillé la racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis, qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerois sous mes pieds le respect et la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées et tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton râteau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos et ma santé que je perdrois dans une vaine et mal-adroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la poule: instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma modération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages,

je

je me serois fait la victime qu'il n'aspiroit qu'à immoler, et mes dignes amis m'auroient reproché ma foiblesse; mon indifférence pour ses injures, le livre à ses propres mépris, et soutient la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

Cyprien.

Ah, mon papa! que de chagrins dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre!

Comme ils disoient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le coeur plein d'une tendre reconnoissance pour les sages instructions qu'il avoit reçues, et monsieur Tourville, avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

COUPLET,

Chanté, par CAROLINE, à sa maman, le jour de sa fête.

Air de Florine: *Ce fut par la faute du sort:*

Deux jeunes plantes, en ce jour,
Que leur rend si cher la nature,
Voudroient bien payer ton amour
Des soins donnés à leur culture.
PAULINE est déjà fleur, dit-on;
Je ne suis pas encore éclose;
Mais ne faut-il pas un bouton
Pour donner du prix à la rose.

GEORGE ET CECILE.

George, petit orphelin, étoit élevé, dès ses premières années, dans la maison de monsieur et madame Everard. A leurs soins généreux et à leur vive tendresse, on les auroit

auroit pris pour ses véritables parens. Ces dignes époux n'avoient qu'une fille nommée Cécile; et les deux enfans à-peu-près du même âge, s'aimoient de la plus douce amitié.

Dans une riante matinée de l'automne, George, Cécile et Lucette, leur jeune voisine, alloient, se promenant à petits pas, sous les arbres du verger. Les deux petites filles, dont la moins âgée (c'étoit Cécile) comptoit à peine ses huit ans accomplis, se tenant les bras entrelacés, avec cet aimable abandon, et ces graces ingénues de l'enfance, essayoient de chanter une jolie romance, qui couroit tout nouvellement dans le pays. George, en se balançant, répétoit l'air sur son flageolet, et marchoit à reculons devant elles.

Que de jeux innocens se succédèrent dans cette heureuse matinée! Cécile et Lucette, au milieu de leurs ébats, jetèrent un regard d'appétit sur les pommiers. On venoit d'en faire la récolte. Quelques pommes, cependant, de loin en loin oubliées, pendoient aux branches; et le vermillon dont elles étoient colorées, invitoit la main

à les cueillir. George s'élance, grimpe lestement au premier arbre; et perché sur sa cîme, il jetoit tous les fruits qu'il pouvoit atteindre, à ses deux petites amies, qui tendoient leur tablier pour les recevoir.

Le sort voulut que deux ou trois des plus belles pommes tombassent dans celui de Lucette; et comme George étoit le garçon le plus beau, et sur-tout le plus poli du village, Lucette s'enorgueillit de ce partage, comme d'une préférence décidée.

Avec des yeux où brilloit une joie insultante, elle fit remarquer à Cécile, la grosseur et la beauté de ses fruits, et laissa tomber sur les siens un regard dédaigneux. Cécile baissa la vue; et prenant un air grave, elle garda le plus morne silence pendant tout le reste de la promenade: ce fut en vain que, par mille amitiés, George essaya de lui rendre son sourire, et son charmant petit babil.

Lucette les quitta sur le bord de la terrasse; et George, avant de rentrer à la maison, dit à Cécile: Qui te rend donc si fâchée contre moi, Cécile? Tu n'es sûrement pas offensée de ce que j'ai jeté du fruit

fruit à Lucette? Tu le sais bien, Cécile, je t'ai donné toujours la préférence. Tout-à-l'heure même, je le voulois encore; mais je ne sais par quelle méprise j'ai lâché les pommes que je te destinois, dans le tablier de Lucette. Pouvois-je ensuite les lui retirer? là, voyons. Et puis je pensois que Cécile étoit trop généreuse pour remarquer cette bagatelle. Ah, tu verras bientôt que je ne voulois pas te fâcher.

Eh, monsieur George, qui vous dit que je sois fâchée? Quand Lucette auroit eu des pommes six fois plus grosses que les miennes, que me fait cela? Je ne suis point gourmande, monsieur, vous savez bien que je ne le suis pas. Je n'y aurois seulement pas fait attention, sans les regards impertinens de cette petite fille. Je ne puis les supporter; je ne le veux pas, et si vous ne tombez sur l'heure à mes genoux, je ne vous pardonnerai jamais.

Oh, je ne puis faire cela, répondit George, en portant doucement la moitié du corps en arrière; car ce seroit avouer une faute que je n'ai jamais commise. Je ne suis point un diseur de mensonges; et j'ose

j'ose le dire, c'est bien mal à vous, mademoiselle Cécile, de ne pas m'en croire.

Bien mal à moi, bien mal à moi? Vous n'avez pas besoin de me dire des injures, monsieur George, parce que mademoiselle Lucette est dans vos bonnes graces; et le saluant d'une inclination de tête ironique, sans le regarder, Cécile entra dans le salon, où le couvert étoit déjà mis.

Ils continuèrent de se bouder l'un et l'autre pendant tout le repas. Cécile ne but pas une seule fois à dîner; car il auroit fallu dire: A ta santé, George, et George, à son tour, étoit si pénétré de l'injustice de Cécile, qu'il voulut aussi conserver sa dignité.

Cependant, Cécile étudioit, du coin de l'oeil, tous ses mouvemens; et ayant rencontré une fois ses regards qui se portoient sur elle à la dérobée, elle détourna les siens. George, croyant que c'étoit par mépris affecta un air serein, et se mit à manger, comme s'il avoit eu de l'appetit.

On venoit de servir le fruit au dessert, lorsque, par malheur, Cécile, un peu hors d'elle-même, répondit assez légèrement à

sa

sa mère qui l'interrogeoit pour la seconde fois. M. Everard lui ordonna de sortir aussitôt du sallon. Cécile obéit, en fondant en larmes; et se retirant d'un pas incertain et silencieux, elle alla cacher sa douleur au fond du berceau. C'est alors que le coeur gonflé de soupirs, elle se repentit de s'être brouillée avec George; car dans ces tristes circonstances, il avoit coutume de la consoler.

George, resté à table, ne put se représenter Cécile désolée, sans ressentir, comme elle, ses douleurs.

A peine lui eut-on donné deux pêches, qu'il chercha le moyen de les glisser secrètement dans sa poche pour les lui porter. Mais il craignoit toujours qu'on ne s'en aperçût. Il avançoit et reculoit sa chaise; il avoit, à tout moment, quelque chose à chercher à terre. Le joli petit Lindor! s'écria-t-il, en faisant semblant de rire; et prenant une pêche, tout prêt à la cacher: ah papa, ah maman, voyez donc comme il joue avec Raton.

Ho, ho, ils ne se mangeront ni l'un ni l'autre, répondit M. Everard, en se retournant

nant tout-à coup; et George décontenancé avoit déjà remis sa pêche sur la table.

Cependant madame Everard, après avoir joui pendant quelques minutes de toutes les grâces de son embarras, fit signe des yeux à son mari de détourner un peu la tête, ce qu'il fit presque au même instant, pour cacher un léger sourire qui échappoit à sa gravité.

Mais George, qui craignoit encore une surprise en usant de ce moyen, imagina un autre stratagême. Il prit une pêche, qu'il serra dans le creux de ses deux mains; puis il la porta et reporta plusieurs fois à sa bouche, en affectant de faire faire à ses dents autant de bruit et d'exercice que s'il la mangeoit réellement. Ensuite, tandis que d'une main il posoit adroitement celle-là dans un creux qu'il avoit fait à sa serviette entre ses genoux, de l'autre main il prit la seconde, pour laquelle il recommença la même opération, avec autant de succès.

Il y avoit déjà long-tems que M. et Madame Everard, ayant oublié George, avoient repris leur entretien; et George ne se doutoit

toit seulement pas qu'on parlât devant lui. Il se leva de table, transporté de joie. Il fredonna l'air de sa petite chanson. Il imitoit même tous les miaulemens d'un matou, qu'un petit berger du village lui avoit appris à contrefaire, lorsque Mme. Everard l'interrompit, un peu fâchée: Hé, mais, George, lui dit-elle avec douceur, si ma conversation vous ennuie, ne pourriez-vous pas aller chanter dans le jardin? George rougit, baissa les yeux, et fut si troublé de cette apostrophe imprévue, qu'il recommença par trois fois à plier sa serviette. Mais tout-à-coup, feignant de vouloir punir Raton qui alloit mordre Lindor, il le poursuivit du côté de la porte du jardin, que Cécile, en sortant, avoit laissé entr'ouverte. Raton s'esquiva par cette ouverture, et George s'élança après lui.

George, George, où allez-vous courir encore? George s'arrêta tout court. Ma petite maman, dit-il, en élevant la voix, et posant en dehors l'oreille contre la porte, c'est que je veux faire un tour de jardin. Vous le voulez bien, n'est-ce pas, ma petite maman? Et comme on tardoit à lui répon-

répondre, il ajouta d'un ton suppliant: O ma petite maman, je serai bien sage, bien sage. En ce cas-là, répondit Madame Everard, je vous le permets. Allez.

Qui pourroit se représenter l'excès de sa joie? Il en étoit si enivré, que le pied lui glissa dans sa course. Heureusement les pêches ne furent point endommagées de la chûte. Il se releva en bondissant, et courut chercher Cécile dans tout le jardin.

Lorsqu'il arriva sous le berceau, l'humeur de Cécile étoit adoucie. Assise dans une attitude de tristesse et de repentir, elle se trouvoit bien malheureuse: elle avoit offensé les trois meilleurs amis qu'elle eût au monde, George et ses dignes parens.

Cécile, ma chère Cécile, s'écria George, en se précipitant à ses genoux, je t'en conjure, soyons amis. Je te demanderois pardon de t'avoir offensée ce matin, si réellement j'en avois eu la pensée. Si tu le veux, Cécile, je le veux aussi. Le veux-tu, Cécile? Grâce, grâce, et soyons amis. Tiens, Cécile, voici mes pêches; je n'aurois jamais pu les manger, voyant que tu n'en avois pas.

Ah,

Ah, mon cher George, répondit Cécile, en lui serrant la main, et en pleurant sur son épaule, que tu es un aimable garçon. Certes, ajouta-t-elle en sanglottant, un ami dans le malheur, est un véritable ami. Mais je ne veux pas accepter tes pêches. Je serois bien à plaindre si tu pouvois soupçonner que je me suis fâchée ce matin à cause des pommes. Tu ne le penses pas, n'est-il pas vrai? non, George, c'étoit le coup-d'oeil insolent de cette petite orgueilleuse. Mais je ne m'embarrasse guère d'elle à présent, je t'assure. Me pardonnes-tu, continua-t-elle, en essuyant avec son mouchoir une de ses larmes qui venoit de tomber sur la main de George. Je sais bien que j'aime à te tourmenter quelquefois; mais garde tes pêches, gardes-les, je n'en veux pas.

Hé bien, Cécile, tu me tourmenteras tant qu'il te plaira, interrompit George. C'est pourtant une chose que je ne permettrai jamais à une autre, entends-tu bien? Mais pour ces pêches, je ne les mangerai pas, Cécile; je l'ai dit, et je n'en aurai pas menti.

Ni

Ni moi non plus, je ne les mangerai pas, répliqua Cécile, en les faisant voler par dessus la haie. Je ne puis supporter l'idée d'avoir accommodé une querelle par intérêt.... Mais à présent que nous sommes amis, George, que je serois heureuse, si je pouvois obtenir de maman qu'elle me permît d'aller lui demander pardon.

Oh, j'y vole, Cécile, s'écria George déjà loin du berceau, et je lui dirai que c'est moi qui t'avois brouillé l'esprit par une tracasserie.

Il réussit au-delà de ses voeux. Eh, quelles fautes n'auroit-on pas excusées en faveur d'une si tendre et si généreuse amitié.

COUPLET,

Chanté par Caroline, la veille de Sainte-Thérèse, jour de son anniversaire, et de la fête de sa Maman.

Air: *Avec les jeux dans le Village.*

Quand le sort, au jour de ta fête,
Me fit naître pour ton bouquet,
Il voulut faire un coup de tête;
Maman, j'ai surpris son secret.
Je suis la plante fortunée,
Qui, pour toi, cherchant à fleurir,
Doit te présenter, chaque année,
De nouveaux boutons à cueillir.

L'ES-

L'ESPRIT DE CONTRADICTION.

MADAME CELLIERES, HENRIETTE, SA FILLE.

HENRIETTE.

Non, maman, j'aimerois mieux achever cette bourse.

Mme. CELLIERES.

Mais, ma fille, Caroline seroit certainement plus flattée de recevoir le sac à ouvrage. Tu sais combien le tien lui a paru joli; et celui là est sur le même modèle.

HENRIETTE.

Malgré cela, maman, je suis sûre que la bourse lui fera encore plus de plaisir.

Mme.

Mme. CELLIERES.

A-la-bonne-heure; mais sera-t-elle achevée? Il faut bien des tours encore pour la finir, au lieu qu'il n'y a plus rien à faire au sac à ouvrage, que d'y passer des rubans. Tu ne voudrois pas manquer d'apporter à ta cousine un petit présent au jour de sa fête?

HENRIETTE.

Oh, pour cela, non. Mais vous verrez, maman, la bourse sera bientôt achevée.

Mme. CELLIERES.

Fais bien tes réflexions. Ton père doit partir à quatre heures précises; et celle qui n'aura pas achevé son ouvrage, n'ira pas avec lui.

HENRIETTE.

C'est à cinq heures, maman, et non à quatre.

Mme. CELLIERES.

Henriette, Henriette, ne te corrigeras-tu jamais de ce vilain défaut, de vouloir

toujours savoir les choses tout autrement qu'on ne les a dites?

HENRIETTE.

Mais, maman, quand je suis sûre que mon papa ne doit partir qu'à cinq heures?

Mme. CELLIERES.

Hé bien, nous verrons qui aura le mieux entendu. Je te conseille toujours, en amie, de te tenir prête pour l'heure que je te dis.

HENRIETTE.

Oh, je le serois même pour ce tems-là. Tenez, voyez-vous, c'est presque fini. J'avancerois encore d'un quart-d'heure, si j'allois travailler là-bas sous le berceau.

Mme. CELLIERES.

Et pourquoi donc?

HENRIETTE.

C'est que j'y verrois beaucoup mieux.

Mme. CELLIERES.

Mais c'est du tems que tu vas perdre à aller et à revenir.

HEN-

HENRIETTE.

Oh, ne craignez pas, je le regagnerai. La besogne en ira cent fois plus vîte.

Mme. CELLIERES.

Comme tu voudras, ma fille; mais souviens-toi que je t'ai avertie de ce qui peut t'arriver.

HENRIETTE.

Soyez tranquille, maman, je réponds de tout. Je vais courir à toutes jambes.

Elle y courut en effet, et si vîte, qu'elle arriva toute essoufflée. Il lui fallut près d'un démi-quart-d'heure pour reprendre haleine. Ses mains étoient toutes tremblantes de l'agitation de sa course, et son aiguille enfiloit une maille pour une autre. Enfin, elle acheva de se remettre, et il faut convenir qu'elle poussa vigoureusement son travail. Cependant, malgré toute sa diligence, il sembloit s'étendre et s'allonger sous ses doigts. Sa mère, qui craignoit toujours pour elle, vint la trouver.

Mme. CELLIERES.

Hé bien, Henriette, où en sommes-nous? As-tu achevé?

Henriette.

Non, pas encore maman. Aussi n'est-il pas cinq heures.

Mme. Cellieres.

Tu as raison: mais il en est quatre. L'horloge vient de sonner.

Henriette.

Elle n'a pas sonné, maman. Je le sais bien, moi qui écoutois.

Mme. Cellieres.

Je ne sais donc pourquoi je l'ai entendue, moi. Ton père va partir.

Henriette.

Oh que non, maman: cela ne se peut pas.

Mme. Cellieres.

Cependant on a mis les chevaux, et voilà tes frères et tes soeurs qui sont tout prêts.

Henriette.

Oh mon Dieu, que me dites-vous?

Fre-

FREDERIC *(qui s'avance)*.

Hé bien, Henriette, où es-tu donc? On n'attend plus que toi.

HENRIETTE.

Un moment, un moment.

FREDERIC.

Quatre heures sont déjà sonnées; et tu sais que mon papa nous a dit à dîner qu'il partiroit à la minute précise, parce qu'à cinq heures et demie il a ici un rendez-vous.

Mme. CELLIERES.

Hé bien, ma fille, que t'avois-je dit?

HENRIETTE.

Mais, maman....

(Amédée, Victoire, Adélaïde, accourent tous à-la-fois, en criant:)

Henriette, Henriette, Henriette.

HENRIETTE *(d'un ton d'impatience)*.

Doucement donc, enfans.

FRE-

Frederic.

Comment; est-ce que tu n'as pas achevé ta bourse? Tiens, vois le joli petit paysage que je vais porter à ma cousine.

Amedee.

Et moi, ce bouquet de fleurs de mon jardin.

Victoire.

Et moi, ces noeuds de rubans.

Adelaïde.

Et moi, ces jarretières que je lui ai tricotées. Allons, allons, voici mon papa.

Mr. Cellieres.

Henriette, nous partons. Tu sais que jamais je ne me fais attendre; mais aussi que jamais je n'attends personne. Si tu es prête, suis-moi; si tu ne l'es pas, tu n'as qu'à rester.

Henriette.

Ma bourse n'est pas encore finie. Il ne s'en faut que de quatre ou cinq tours.

M. Cel-

M. CELLIERES *(faisant signe aux autres enfans de le suivre).*

Adieu, ma fille. Je me charge de tes complimens pour Caroline.

(Il sort avec Frédéric, Amédée, Victoire et Adelaïde).

HENRIETTE *(à sa mère, en pleurant).*

Les voilà partis. Il faut que je reste à me désoler à la maison, moi qui attendois une si grande joie de cette soirée! Ma cousine va recevoir un cadeau de chacun de mes frères et de mes soeurs: et moi qui suis l'aînée, je ne suis pas de la fête! Que pensera-t-elle de moi?

Mme. CELLIERES.

En effet, c'est fort malheureux, d'autant plus qu'il ne tenoit qu'à toi d'éviter cette disgrace. Je t'avois avertie encore assez à propos. Si, au lieu de t'obstiner à finir ta bourse, tu avois passé des rubans au sac à ouvrage, si tu n'avois pas perdu de tems à courir ici, si tu n'avois pas étourdiment fourré dans ta tête que ton père ne devoit

devoit partir qu'à cinq heures, voilà un chagrin amer que tu te serois épargné. Le malheur est venu ; il ne te reste plus qu'à le supporter avec courage.

HENRIETTE.

Mon oncle et ma tante, que diront-ils? Ils vont croire que je suis en pénitence, ou que je n'aime pas ma cousine.

Mme. CELLIERES.

Tu conviendras qu'ils seroient fondés à le soupçonner.

HENRIETTE.

Ah, maman! au lieu de me donner des consolations, vous augmentez encore ma peine.

Mme. CELLIERES.

Non, ma fille, j'en souffre autant que toi, et je puis la finir, si tu veux.

HENRIETTE.

O maman, que vous êtes bonne! Oui, oui, je vais achever ma bourse, et puis nous irons

irons nous deux la porter. Mon oncle, ma tante et ma petite cousine vont être bien agréablement surpris. Ils verront que ce n'est pas ma faute. Voulez-vous que j'envoie chercher une voiture? Je finirai en attendant.

Mme. CELLIERES.

Non, ma fille, ce seroit désobéir à ton père, et te dérober à toi-même le fruit d'une importante leçon. Tu n'iras point d'aujourd'hui chez ta cousine; mais tu peux te rendre encore aussi heureuse que tu l'aurois été par ta visite. J'en ai un moyen sûr à te proposer.

HENRIETTE.

Et quel est-il, maman, je vous prie?

Mme. CELLIERES.

C'est de bien prendre, dès ce moment, sur toi-même, de ne plus arranger tout ce qu'on te dit au gré de ta fantaisie; de te défaire sur-tout de cette manie insupportable de contredire sans cesse, en opposant tes folles idées aux conseils des personnes

plus

plus sages et plus expérimentées que toi. Je te connois assez de courage pour prendre un parti ferme, et le soutenir.

Henriette.

Oui, oui, maman, je le veux, je le veux.

Mme. Cellieres.

Je n'en attendois pas moins de la force de ton caractère. Hé bien, si je te vois persister le reste de la semaine dans ta courageuse résolution, nous irons dimanche prochain chez ta cousine. Nous lui porterons la bourse, et de plus, le sac à ouvrage, pour la dédommager. Elle croira que nous n'avons retardé de quelques jours, que pour lui faire un cadeau plus digne d'elle, et de notre propre générosité.

Henriette *(se jettant dans ses bras)*.

Ah, ma chère maman, que je vous embrasse! Vous me rendez le calme et la joie.

Mme.

Mme. CELLIERES.

Je les sens aussi rentrer dans mon ame. Tu viens de fonder peut-être en ce moment le bonheur de toute ta vie.

CASTOR ET POLLUX.

M. Sainval élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appelés Castor et Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, et traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux et querelleur.

Castor bondissoit de joie, lorsqu'on lui faisoit des caresses; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand M. Sainval le tenoit sur

ses

ses genoux, trouvoit encore à grogner qu'il adressât un sourire à Castor, ou qu'il lui fît le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. Sainval se faisoient suivre de leur chien, en lui rendant visite, Castor alloit les joindre, et cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple et liant, et qu'il avoit les manières très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer et caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis du collège. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grace et leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, et les rendre agréables à ses yeux.

Que faisoit Pollux pendant tout ce tems? Il se tenoit dans un coin, d'où il ne cessoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près, il lui montroit les dents, et souvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il poussoit des cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. Sain-

M. Sainval avoit remarqué, dans Pollux, ce caractère odieux; et il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gagnoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux frères étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se faisoit un plaisir de lui céder le pas. M. Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendoit, sans murmure, que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné: il le reçut d'un air satisfait; mais à peine Pollux eut-il aperçu que son frère avoit eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance; et imaginant que son os flattoit peut-

être

être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa foiblesse ou de sa pusillanimité. Il avoit fait ses preuves de force et de courage dans une occasion où son frère s'étoit mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros; et il eut la gloire de faire mordre la poussière à son ennemi.

M. Sainval savoit cette anecdote; ainsi le caractère de Castor étant déjà bien établi dans son esprit, il l'appela, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avoit jeté à Pollux, et que celui-ci avoit négligé, et il dit: Castor, mon brave chien, il est juste que tu aies la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grognant. M. Sainval ajouta: puisque tu as été complaisant et généreux envers celui qui ne te montroit qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, et ton frère ne

sera

sera que chien de basse-cour. Allons, qu'on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eût peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans le jugement de monsieur Sainval; mais le bon coeur de Castor saignoit de la disgrace de son frère; et il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, et le portoit à Pollux: il frétilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens et des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son coeur et dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans, s'il en étoit quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace, une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

LA PETITE FILLE A MOUSTACHES.

„Veux-tu bien faire ce que je dis, Placide? Mais voyez donc ce petit obstiné! Allons, monsieur, obéissez quand je vous l'ordonne.“ C'est de ce ton qu'on entendoit toute la journée l'altière Camille gourmander son jeune frère.

A l'en croire, il ne faisoit jamais rien que de travers. Tout ce qu'elle pensoit au contraire lui paroissoit un chef-d'oeuvre de raison. Les jeux qu'il lui proposoit étoient toujours tristes et ennuyeux; puis elle les choisissoit elle-même le lendemain comme les plus amusans. Il falloit que son malheureux frère, sous peine d'être vertement tancé,

tancé, obéît à tous ses caprices. S'il osoit se permettre la plus légère représentation, elle prenoit aussitôt contre lui ses grands airs, brisoit quelquefois ses joujoux, et le pauvre Placide étoit obligé de rester seul dans un coin, sans amusement.

Les parens de Camille avoient essayé plusieurs fois de la corriger de ce défaut. Sa mère sur-tout ne cessoit de lui représenter qu'on ne parvenoit à se faire chérir que par la douceur et par la complaisance; qu'une petite fille qui prétendoit imposer aux autres ses volontés, étoit la plus insupportable créature de l'univers, ces sages leçons étoient inutiles. Déjà son frère aigri par son arrogance, commençoit à ne plus l'aimer: toutes ses compagnes fuyoient loin d'elle; et Camille, au lieu de se corriger, n'en devenoit que plus volontaire et plus exigeante.

Un officier d'un caractère franc et d'un esprit très raisonnable, dînoit un jour chez les parens de la petite fille. Il entendit de quel air tyrannique elle traitoit son frère et tous les gens de la maison. Il garda d'abord le silence par politesse; mais enfin excédé

de

de tant d'impertinence: Si j'avois une petite demoiselle comme la vôtre, dit-il à madame Florigni, je sais bien, madame, ce que j'en ferois.

Et quoi donc? monsieur, lui répondit-elle.

Je lui donnerois, reprit-il, un habit d'uniforme; je lui ferois appliquer des moustaches, et j'en ferois un caporal, pour qu'elle pût satisfaire tout à son aise l'envie qu'elle a de commander.

Camille demeura confondue. Elle rougit, et des larmes se répandirent autour de ses paupières.

Dès ce moment, elle sentit les torts de son humeur impérieuse, et résolut de s'épargner les humiliations qu'ils pouvoient lui attirer. Cette résolution, aidée par les tendres avis de sa maman, eut bientôt le succès le plus heureux.

Ce changement fut sans doute fort sage de sa part. Il seroit cependant à souhaiter, pour toutes les petites filles entichées d'un semblable défaut, qu'elle se laissassent corriger par les douces représentations de leur mère, plutôt que d'attendre qu'il vînt dîner chez

chez leurs parens un homme raisonnable, pour leur dire en face qu'elles seroient plus propres à faire un caporal rébarbatif, qu'une douce et gentille demoiselle.

LA CICATRICE.

Ferdinand avoit reçu de la nature une ame pleine de noblesse et de générosité. Son esprit étoit vif et pénétrant, son imagination forte et sensible, son humeur franche et joyeuse, et ses manières avoient une grâce animée qui lui concilioit tous les coeurs.

Avec tant de qualités aimables, il avoit un défaut bien incommode pour ses amis, celui de s'affecter trop vivement des moindres impressions, et de s'abandonner en aveugle à tous les mouvemens qu'elles excitoient dans son ame.

Lorsqu'il jouoit avec ses camarades, la plus légère contradiction irritoit ses esprits fougueux; on voyoit le feu de la colère enflam-

flammer tout-à-coup son visage ; il trépignoit des pieds, poussoit des cris et se livroit à toutes les violences de l'emportement.

Un jour qu'il se promenoit à grands pas dans sa chambre, en rêvant aux préparatifs d'une fête que son papa lui avoit permis de donner à sa soeur, Marcellin, son ami et son confident, vint pour lui communiquer les idées qui lui étoient venues à se sujet. Ferdinand, plongé dans la rêverie, ne l'avoit pas aperçu. Marcellin, après l'avoir inutilement appelé assez haut se mit à le tirailler deux ou trois fois par le pan de son habit, pour s'en faire remarquer. Ferdinand, impatienté de ces secousses, se retourna brusquement, et repoussa le pauvre Marcellin avec tant de rudesse, qu'il l'envoya tomber à la renverse à l'autre bout de la chambre.

Marcellin restoit là étendu sans aucune apparence de vie et de sentiment : et comme sa tête avoit porté contre la corniche saillante d'une armoire, le sang couloit à grands flots de ses tempes.

Dieu !

Dieu! quel spectacle pour le malheureux Ferdinand, qui n'avoit certainement jamais eu dans son coeur l'intention de faire du mal à son tendre ami, pour lequel il auroit donné la moitié de sa vie!

Il se précipite à son côté, en disant, avec de grands cris: Il est mort, il est mort! J'ai tué mon cher Marcellin, mon meilleur ami. Au lieu de songer aux moyens de lui donner des secours, il demeuroit couché auprès de lui, et poussoit les plus tristes sanglots.

Heureusement son père avoit entendu ses gémissemens. Il accourut, prit Marcellin dans ses bras, l'emporta dans son lit, lui fit respirer des sels, et lui jetta au visage quelques gouttes d'eau fraîche, qui le firent bientôt revenir à lui-même.

Le retour de Marcellin à la vie fit naître une vive joie dans le coeur de Ferdinand; mais elle ne fut pas assez puissante pour calmer entièrement sa douleur.

On visita la blessure. Il s'en falloit de bien peu qu'elle ne fût dangereuse, et peut-être mortelle.

Mar-

Marcellin, transporté dans la maison de son père, eut un accès de fièvre très-violent. Sa tête étoit prise, et il commença bientôt à délirer.

Ferdinand ne s'éloigna pas un moment de son chevet. Il gardoit un morne silence; car personne ne lui adressoit la parole. On ne cherchoit ni à le consoler, ni à l'affliger.

Marcellin l'appeloit sans cesse dans ses rêveries: Mon cher Ferdinand, s'écrioit-il, que t'ai-je donc fait pour que tu m'aies traité si méchamment? Ah, tu dois être encore plus malheureux que moi de m'avoir blessé sans sujet. Ne t'afflige pas, je te pardonne. Pardonne moi aussi de t'avoir fait mettre en colère; je ne voulois pas te fâcher.

Ces discours que Marcellin lui adressoit sans le voir, quoiqu'il fût devant ses yeux, et qu'il lui tînt la main, redoubloient encore la tristesse de Ferdinand. Chaque trait de tendresse étoit un coup de poignard pour son coeur.

Enfin, Dieu voulut que la fièvre se calmât peu-à-peu, et que la plaie commençât

à

à guérir. Au bout de six jours, Marcellin fut en état de se lever.

Qui pourroit se représenter la joie de Ferdinand? Ah, certainement personne, à moins qu'il n'ait senti une fois dans sa vie la douleur qu'il éprouva aussi longtems qu'il fut témoin des souffrances de son ami.

Lorsqu'il fut entièrement rétabli, Ferdinand reprit un visage serein; et sans qu'on eût besoin de lui faire d'autres leçons, il travailla de toute la force de son caractère à vaincre cette humeur emportée qui le dominoit.

Marcellin ne garda de sa chûte qu'une cicatrice légère à la tempe. Ferdinand ne la regardoit jamais sans émotion, même dans un âge plus avancé. Toutes les fois qu'il rencontroit Marcellin, il le baisoit sur cette cicatrice, qui devint le sceau de la tendre intimité dont ils furent unis l'un à l'autre dans tout le cours de leur vie.

LE FOURREAU DE SOIE.

La jeune Marthonie avoit porté jusqu'à l'âge de huit ans de simples fourreaux de toile blanche. Des souliers unis de marroquin chaussoient ses pieds mignons. Sa chevelure d'ébène, abandonnée à ses caprices, flottoit en boucles naturelles sur ses épaules.

Elle se trouva un jour en société avec d'autres petites demoiselles de son âge, qu'on voyoit déjà parées comme de grandes dames, et la richesse de leur habillement réveilla dans son coeur le premier sentiment de vanité.

Ma chère maman, dit-elle en rentrant au logis, je viens de rencontrer les trois demoiselles de Floissac, dont l'aînée est encore plus jeune que moi. Ah, comme elles

elles étoient joliment adonisées! Leurs parens doivent avoir bien du plaisir de les voir si brillantes! Vous êtes aussi riche que leur mère. Donnez-moi aussi, je vous prie, un fourreau de soie et des souliers brodés, et permettez qu'on donne un tour de frisure à mes cheveux.

Mme. JONCOURT.

Je ne demande pas mieux, ma fille, si cela fait ton bonheur; mais je crains bien qu'avec toute cette élégance, tu ne sois plus aussi heureuse que tu l'as été jusqu'à présent dans la simplicité de tes habits.

MARTHONIE.

Et pourquoi donc, maman, je vous prie?

Mme. JONCOURT.

C'est qu'il te faudra vivre dans une frayeur continuelle de salir ou même de chiffonner tes ajustemens. Une parure aussi recherchée que celle que tu désires, demande la plus excessive propreté pour faire honneur à celle qui la porte. Une

seule tache en terniroit tout l'éclat. Il n'y a pas moyen d'envoyer un fourreau de soie au blanchissage, pour lui rendre son premier lustre: et quelques richesses que tu me supposes, elles ne suffiroient pas à le renouveler tous les jours.

MARTHONIE.

Oh! si ce n'est que cela, maman, soyez tranquille, j'y veillerai de tous mes yeux.

Mme. JONCOURT.

A-la-bonne-heure, ma fille. Mais souviens-toi que je t'ai prévenue des chagrins que peut te coûter ta vanité.

Marthonie, insensible à la sagesse de cet avis, ne perdit pas un moment à détruire tout le bonheur de son enfance. Ses cheveux qui jusqu'alors avoient joui de leur aimable liberté, furent emprisonnés en d'étroites papillotes, qu'on mit encore à la presse entre deux fers brûlans; et leur beau noir de jais, qui relevoit avec tant d'éclat la blancheur de son front, disparut sous une couche de poudre cendrée.

Deux

Deux jours après, Marthonie eut un fourreau de taffetas du plus joli verd de pomme, avec des noeuds de ruban rose tendre, et des souliers de la même couleur, brodés en paillettes. Le goût qui régnoit dans ses habits, leur fraîcheur et leur propreté charmoient les regards ; mais tous les membres de Marthonie y paroissoient à la gêne ; ses mouvemens n'avoient plus leur aisance accoutumée ; et sa physionomie enfantine, au milieu de tout cet appareil, sembloit avoir perdu les grâces de la candeur et de la naïveté.

La petite fille étoit cependant enchantée de cette métamorphose. Ses yeux se promenoient avec complaisance le long de toute sa petite personne, et ne s'en écartoient que pour aller chercher à la dérobée dans l'appartement, une glace qui pût lui retracer son idole.

Elle avoit eu l'adresse de faire inviter ce jour-là, par sa maman, toutes ses jeunes amies, pour jouir de leur surprise et de leur admiration. Elle se pavanoit fièrement devant elles, comme si elle étoit parvenue à la royauté et qu'elles fussent soumises à son

empire. Hélas! ce règne brillant eut une bien courte durée, et fut semé de bien des soucis.

On avoit proposé aux enfans une promenade hors des murs de la ville. Marthonie se mit à leur tête, et l'on arriva bientôt dans une campagne délicieuse.

Une prairie verdoyante s'offrit la première à leurs regards. Elle étoit émaillée des plus jolies fleurs, autour desquelles voltigeoient des papillons, peints de mille couleurs bigarrées. Les petites demoiselles allèrent à la chasse des papillons. Elles les attrapoient avec adresse, sans les blesser, et lorsqu'elles avoient admiré leurs couleurs, elles les laissoient s'envoler et suivoient des yeux leur vol inconstant. Elles cueillirent aussi des fleurs choisies, dont elles composoient les plus jolis bouquets.

Marthonie qui, par fierté, avoit d'abord dédaigné ces amusemens, voulut bientôt prendre sa part de la joie qu'ils inspiroient. Mais on lui représenta que le gazon pouvoit être humide, et qu'il gâteroit ses souliers et son fourreau.

Elle

Elle fut donc obligée de rester toute seule et sans bouger, tandis qu'elle voyoit folâtrer ensemble ses heureuses compagnes. Le plaisir de contempler sa robe verd de pomme étoit bien triste en comparaison.

Au bout de la prairie, s'élevoit un joli bosquet. On entendoit, avant d'y arriver, le chant des oiseaux, qui sembloient inviter les voyageurs à venir y goûter la fraîcheur de son ombrage. Les enfans y entrèrent en sautant de joie. Marthonie vouloit les suivre, mais on lui dit que sa garniture de gaze seroit déchirée par tous les buissons. Elle voyoit ses amies jouer aux quatre coins et se poursuivre légèrement entre les arbres. Plus elle entendoit de cris de plaisir, plus elle ressentoit de dépit et d'humeur.

Sophie, la plus jeune de ses compagnes, qui la voyoit de loin se désoler, eut pitié de sa peine. Elle venoit de trouver un endroit couvert de fraises sauvages d'un goût exquis. Elle lui fit signe de la venir joindre pour en manger avec elle. Marthonie voulut l'aller trouver; mais au premier pas qu'elle fit, un cri de douleur remplit tout

le

le bosquet. On accourut; et on trouva Marthonie accrochée par les rubans et la gaze de son chapeau, à une branche d'aube-épine, dont elle ne pouvoit se débarrasser. On se hâta de détacher les longues épingles qui retenoient le chapeau sur sa tête: mais comme ses cheveux crêpés se trouvoient aussi mêlés dans l'aventure, il lui en coûta une boucle presqu'entière; et l'édifice élégant de sa coëffure fut absolument renversé.

On n'aura pas de peine à imaginer combien ses amies, qu'elle se plaisoit à humilier par le faste de sa parure, furent peu attristées de ce fâcheux événement. Au lieu des consolations qu'elle auroit dû en attendre dans son malheur, mille brocards malins furent lancés contre elle. On la quitta bientôt pour aller chercher de nouveaux plaisirs sur une colline qui se présentoit de loin à la vue.

Marthonie eut bien de la peine à y parvenir. Ses souliers étroits gênoient sa marche, et son corset embarrassoit sa respiration. Elle auroit bien souhaité alors être déjà rentrée à la maison, pour se mettre

tre à son aise; mais il n'étoit pas raisonnable d'exiger que toutes ses amies fussent privées, pour elle, de leurs amusemens.

Elles étoient déjà montées sur le sommet de la colline, et jouissoient de la charmante perspective qu'un vaste horizon présentoit à leurs yeux enchantés. On découvroit de toutes parts de vertes prairies, des champs couverts de riches moissons, des ruisseaux qui serpentoient dans la plaine, et dans l'éloignement une large rivière dont les bords étoient couronnés de superbes châteaux. Ce spectacle magnifique charmoit leurs regards. Elles se récrioient de joie et d'admiration, tandis que la pauvre Marthonie, assise au pied de la colline, et n'ayant devant les yeux que d'horribles rochers, étoit rongée de tristesse et d'ennui.

Elle eut le tems de faire, dans sa solitude, des réflexions bien amères. Ah! se disoit-elle en elle-même, à quoi me servent maintenant ces beaux habits? Quels doux plaisirs ils m'empêchent de goûter, et quelles douleurs ils me font souffrir!

Elle s'abandonnoit à ces affligeantes pensées, lorsqu'elle entendit ses compagnes des-

descendre précipitamment et lui crier de loin: viens, Marthonie; sauvons-nous, sauvons-nous. Voilà un orage terrible qui s'élève derrière la colline. Ta robe va être abîmée si tu ne te dépêches de courir.

Marthonie sentit ses forces renaître par la crainte du malheur dont on la menaçoit. Elle oublia sa fatigue, ses meurtrissures et ses étouffemens pour hâter sa course. Mais, malgré l'aiguillon dont elle étoit pressée, elle ne pouvoit suivre que de loin ses compagnes vêtues bien plus légèrement. D'ailleurs, elle étoit à tout moment arrêtée, tantôt par son panier, dans les sentiers étroits, tantôt per sa queue traînante à travers les pierres et les ronces, tantôt par l'échafaudage de sa chevelure, sur laquelle l'impétuosité du vent faisoit courber les branches des arbustes et des buissons.

Au même instant l'orage éclata dans toute sa fureur; et il tomba une pluie mêlée d'une grêle épaisse, au moment précis où les autres enfans venoient de regagner la maison de leurs pères.

Enfin, Marthonie arriva trempée jusqu'aux os. Elle avoit laissé en chemin un de

de ses souliers dans la fange, et la tempête avoit emporté son chapeau dans le milieu d'un bourbier.

On eut toutes les peines du monde à la déshabiller, tant la sueur et la pluie avoient collé sa chemise sur son corps; et sa parure se trouva perdue sans ressources.

Veux-tu que je te fasse faire demain un autre fourreau de soie, lui dit froidement sa mère, en la voyant noyée dans les larmes.

Oh! non, non, maman, répondit-elle en se jettant dans ses bras. Je sens bien maintenant qu'une élégante parure ne rend pas plus heureux. Laissez-moi reprendre mes premiers habits, et pardonnez-moi ma folie.

Marthonie, avec les vêtemens de l'enfance, reprit sa modestie, ses grâces, sa liberté; et sa maman n'eut point de regret à une perte qui rendoit à sa fille le bonheur que son imprudence et sa vanité alloient peut-être lui ravir sans cette malheureuse leçon.

LES

LES JARRETIERES ET LES MANCHETTES.

LOUISE.

Le joli jour que celui des étrennes! Ah! ma soeur, il me tarde bien qu'il arrive.

SOPHIE.

Tiens, ne m'en parle pas. Ce mois crotté de décembre me paroît plus long à lui seul que tout le reste de l'année. Que de belles choses nous allons voir! j'y rêve la nuit, ou je m'éveille pour y penser.

LOUISE.

Te souviens-tu l'année dernière comme tous les amis de papa et de maman nous apportoient des bonbons et des joujoux? Nous en avions tant que nous ne savions où les fourrer.

So-

SOPHIE.

Et la veille, comme le sallon fut éclairé de bougies! Je crois y être encore. Il y avoit une grande table couverte de jolis présens. Maman nous appela d'une voix douce. Venez, mes chères filles, recevez ces cadeaux d'aussi bon coeur que je vous les donne. Elle nous embrassoit et pleuroit de joie. Je ne l'ai jamais vue si contente que ce jour-là, en nous voyant frapper dans nos mains et danser comme des folles autour de la chambre.

LOUISE.

Elle étoit, je crois, encore plus heureuse que nous.

SOPHIE.

Il sembloit que c'étoit elle qui recevoit ses étrennes.

LOUISE.

Il faut donc qu'il y ait un grand plaisir à donner! Sais-tu ce que nous devrions faire, Sophie? Nous sommes bien petites, et nous ne possédons pas grand' chose. Mais

nous

nous pouvons encore nous procurer ce plaisir.

SOPHIE.

Comment cela, ma soeur?

LOUISE.

C'est dans quinze jours le premier jour de l'an, et nous avons de l'argent dans notre bourse.

SOPHIE.

Oui, j'ai près de six francs, moi. Qu'en ferons-nous?

LOUISE.

Tu sais bien que c'est après-demain St. Thomas, fête de la paroisse? Il y a une foire le long de la rue. Il faudra nous lever de bonne heure, bien travailler, et apprendre avec soin toutes nos leçons, pour qu'on nous permette d'aller à la foire l'après-midi. J'ai douze francs en pièces de douze sous. Nous prendrons chacune la moitié de notre argent, et nous en achèterons les plus jolies choses que nous pourrons trouver.

Nous.

Nous les porterons ici bien enveloppées; et la veille du premier de l'an, nous irons donner les étrennes aux enfans de la portière.

SOPHIE.

Mais il faudroit que les enfans de notre pauvre frotteur en eussent aussi quelque chose.

LOUISE.

Tu as raison: je n'y songeois pas. Oh! comme ils vont sauter de joie! Cette aubaine ne leur est sûrement pas encore arrivée.

SOPHIE.

Nous serons donc les premiers qui leur auront causé ce plaisir! O ma soeur! il faut que je t'embrasse pour cette pensée.

LOUISE.

Oui, mais un moment, il m'en vient une autre. Cet argent que nous voulons dépenser.....

SOPHIE.

Hé bien, il est a nous, et nous pouvons en disposer comme il nous plaît.

LOU-

LOUISE.

Je le sais aussi; mais . . .

SOPHIE.

Mais quoi donc?

LOUISE.

C'est de nos parens que nous l'avons reçu. Si nous en faisons des cadeaux, ce n'est pas nous qui le ferons, ce seront nos parens.

SOPHIE.

Oui, cela est vrai. Nous n'en avons pourtant pas d'autre que celui-là.

LOUISE.

Ecoute, nous pouvons trouver un autre moyen. Je sais broder assez joliment, et toi, tu ne commences pas mal à tricoter.

SOPHIE.

A quoi cela nous servira-t-il?

LOUISE.

Tu peux bientôt tricoter une paire de jarretières pour mon papa; moi, depuis quinze

quinze jours, je lui brode des manchettes. Il faut faire en sorte, et nous le pouvons, que notre besogne soit achevée deux ou trois jours avant le premier de l'an.

SOPHIE.

Pourquoi donc, ma soeur?

LOUISE.

Nous les porterons à notre papa, qui se fera un plaisir de nous les acheter, qui nous les paiera trois fois plus qu'elles ne valent, oh! j'en suis bien sûre.

SOPHIE.

Mais la foire tient après-demain, et nous ne pouvons pas achever d'ici là, toi, tes manchettes, et moi, mes jarretières.

LOUISE.

Cela n'est pas nécessaire non plus. L'argent dont nous avons besoin après-demain pour nos emplettes, nous pouvons l'emprunter de notre bourse, et nous serons en état de nous le rendre avant de donner nos étrennes. Ainsi, nous pourrons dire, en

toute

toute vérité, que c'est nous-mêmes qui aurons fait ces cadeaux aux pauvres enfans.

SOPHIE.

Voilà qui est fort bien imaginé. C'est toujours toi qui as le plus d'esprit. Il est vrai que tu es l'aînée.

LOUISE.

Que nous serons contentes d'avoir su gagner de quoi donner tant de joie à de petits malheureux!

SOPHIE.

Oh, si c'étoit demain, ce grand jour.

LOUISE.

Il viendra bientôt à présent; et nous aurons toujours du plaisir à l'attendre.

ABEL.

Le petit Abel, à peine âgé de huit ans, venoit de perdre sa mère. Il en fut si affligé;

gé, que rien ne pouvoit lui rendre la gaieté si naturelle à son âge. Sa tante fut obligée de le prendre chez elle, de peur qu'il n'aigrît encore, par sa tristesse, la douleur inconsolable de son père.

Ils alloient cependant le voir quelquefois. Abel quittoit alors ses habits de deuil; et quoiqu'il eût le chagrin dans le coeur, il s'efforçoit de prendre une figure joyeuse. M. Duval étoit sensible à cette attention délicate de son fils, mais il n'en ressentoit qu'avec plus d'amertume le malheur d'avoir perdu la mère de cet aimable enfant; et son désespoir le poussoit à grands pas vers le tombeau.

Il y avoit près de quinze jours qu'Abel n'étoit allé le voir. Sa tante, sous différens prétextes, avoit toujours éludé ses instances. M. Duval étoit dangereusement malade. Il n'osoit demander à embrasser son fils, craignant de lui porter un coup trop douloureux par le spectacle de son état. Ces combats paternels, joints à la violence de ses regrets, abattirent tellement ses forces, que bientôt il ne resta plus aucune espé-

espérance de guérison. Il mourut en effet le dernier jour de l'année.

Le lendemain, Abel s'étoit éveillé de bonne heure, et il tourmentoit sa tante, pour qu'elle le menât souhaiter la bonne année à son père. Il vit qu'on lui faisoit reprendre ses habits de deuil.

ABEL.

Pourquoi ce vilain noir aujourd'hui que nous allons chez mon papa? Qui est donc mort encore?

Sa tante étoit si affligée, qu'elle n'eut pas la force de lui répondre.

ABEL.

Hé bien, si vous ne voulez pas me le dire, je le demanderai à mon papa.

La bonne dame ne put pas y tenir plus long-tems; et laissant éclater sa douleur: c'est lui, c'est lui qui est mort, dit-elle.

ABEL.

Il est mort! ô mon Dieu, ayez pitié de moi. C'est d'abord maman, et ensuite mon papa,

papa. Pauvre pétit enfant abandonné que je suis, sans père ni mère. O mon papa, ô maman!

Abel, à ces mots, tomba évanoui dans les bras de sa tante, qui eut beaucoup de peine à le faire revenir.

Ne t'afflige pas, lui disoit-elle, tes parens te restent encore.

ABEL.

Et où donc? Où les retrouver?

SA TANTE.

Dans le Ciel, auprès du bon Dieu. Ils se trouvent heureux dans cette place, et ils auront toujours l'oeil ouvert sur leur enfant. Si tu es sage, honnête et laborieux, ils prieront le Seigneur de te bénir. Le Seigneur n'a jamais abandonné personne, et sûrement il prendra soin de toi. C'est la dernière prière que ton papa lui fit hier au soir en mourant.

ABEL.

Hier au soir, quand je me réjouissois de l'aller embrasser aujourd'hui? Hier au soir;

soir; il n'est donc pas encore à l'église? O ma tante, je veux le voir avant qu'on l'y porte. Il n'a pas voulu me faire ses adieux. Ah, il craignoit de m'affliger, et je l'aurois peut-être affligé moi-même. Mais à présent que je ne lui causerai plus de peine, je veux le voir pour la dernière fois. Ma tante, ma chère tante, je vous en supplie.

SA TANTE.

Hé bien, mon ami, nous irons, pourvu que tu sois tranquille. Tu vois, à mes larmes, combien je suis désolée d'avoir perdu ton père. Il m'a fait du bien toute sa vie. J'étois pauvre, et je ne subsistois que par ses secours. Tu vois cependant que je me résigne à la providence. Elle veille pour nous. Tranquillisse-toi, mon petit ami.

ABEL.

Il faut bien que je me tranquillise. Mais ma tante, menez-moi donc voir encore mon papa.

Sa tante le prit par la main, et ils sortirent. Le jour étoit sombre; il tomboit un

un brouillard épais; Abel marchoit en pleurant.

Lorsqu'ils arrivèrent devant la maison, ils la trouvèrent tendue de noir. Le cercueil étoit sur la porte. Tous les amis de monsieur Duval étoient autour de lui. Ils pleuroient, ils sanglottoient, ils disoient tous que sa vie avoit été pleine d'honneur et de probité. Le petit Abel fendit la presse, et se jetta sur le cercueil. D'abord il ne put proférer une seule parole: enfin, il releva sa tête en s'écriant: O mon papa! regarde comme ton petit Abel pleure sur toi. Tu me consolois, lorsque maman mourut; et pourtant tu pleurois toi-même. Je ne t'ai plus aujourd'hui pour me consoler de t'avoir perdu. O mon papa, mon bon papa!

Il ne put en dire davantage, suffoqué par la douleur. Sa bouche étoit ouverte, et sa langue restoit immobile. Ses yeux tantôt fixes, tantôt hagards, n'avoient plus de larmes. Sa tante eut besoin de toutes ses forces pour l'arracher avec violence du cercueil, tant il le tenoit embrassé. Elle le conduisit chez une voisine, et la pria de le garder jusqu'après l'enterrement de son père.

père. Elle n'osoit le prendre avec elle pour l'accompagner.

Bientôt les cloches sonnèrent l'heure des funérailles. Abel les entendit. La femme qui le gardoit, étoit sortie un moment de la chambre. Il s'élance hors de la maison, et court à l'église. Les prêtres achevoient les prières des morts. On descendoit le cercueil en silence. Un cri se fait entendre: Enterrez-moi avec mon papa — Abel s'étoit précipité dans la fosse.

Comme tout le monde fut effrayé!

On le retira pâle, défait, tout meurtri, et on l'emporta hors de l'église.

Il fut près de trois jours dans une défaillance continuelle. Sa tante ne le faisoit revenir à lui, par intervalles, qu'en lui parlant de son père. Enfin, sa première douleur se calma. Il ne pleuroit plus; mais il étoit encore bien chagrin.

M. Frémont, riche marchand de la ville, entendit parler de cette déplorable aventure. M. Duval ne lui avoit pas été inconnu. Il alla chez sa soeur pour voir le petit orphelin. Il fut touché de sa tristesse, le prit dans sa maison, et lui tint lieu de père.

Abel

Abel s'accoutuma bientôt à se regarder comme son fils ; et il gagnoit tous les jours quelque chose dans sa tendresse. A l'âge de vingt ans, il gouvernoit déjà tout le commerce de son bienfaiteur, et le faisoit prospérer avec tant d'habileté, que monsieur Frémont crut devoir lui céder la moitié des profits, et lui donner sa fille en mariage. Abel avoit toujours soutenu sa tante de ses économies ; il eut le bonheur de la faire jouir d'une douce aisance dans sa vieillesse. Jamais le premier jour de l'an n'approchoit, qu'il ne fût saisi d'une espèce de fièvre, en se rappelant ce qu'il avoit une fois éprouvé à cette époque ; et il avouoit que c'étoit aux sensations dont il étoit alors affecté, qu'il devoit les principes de courage, d'honneur et de droiture qu'il suivit dans le long cours de sa vie.

COUPLETS

De Maurice, à madame Saint-Aulaire.

Air: *Je suis Lindor.*

De tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour se répandent sur moi;
Et je tremblois que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître, et redoubler comme elles.

Mais non, maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient rassurer mon coeur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisir l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos coeurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoissance!

LE

LE COMPLIMENT DE NOUVELLE ANNEE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra, de bonne-heure, dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix:

Ainsi que les Romains s'addressoient autrefois des voeux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens..... ah.... je viens....

Ici le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit et suoit à grosses gouttes. M. Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et l'ayant embrassé tendrement, il lui dit:

voilà un fort beau discours, mon fils. Est-ce toi qui l'as composé?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour cela. C'est mon frère qui est en rhétorique. Oh! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire grecque.

M. VERMONT.

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire. Ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère,

PORPHIRE.

Oh! il a bien été quinze jours à le composer et moi aussi long-tems à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque. Je le lui récitai d'un bout à l'au-

l'autre, sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire.

M. VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu? Ah, mon papa, que je vous embrasse. Je le disois bien, n'est-ce pas?

M. VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh, c'est qu'il étoit beau!

M. VERMONT.

Ton frère y a mis toute son éloquence. Mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton coeur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec.

M. VERMONT.

Oui, si tu te bornois à me dire: mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu pas chercher en toi-même ce que je dois desirer le plus vivement dans cette année nouvelle?

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'avoir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis et votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela?

PORPHIRE.

O mon papa, de tout mon coeur.

M. VERMONT.

Hé bien, voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne?

POR-

PORPHIRE.

Je ne croyois pas être si savant. Mais c'est toujours comme cela, quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voila maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez me dire; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il est des biens, en général, qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me sou-

souhaitois tout-à-l'heure. Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur; à un malheureux, la fin de ses peines; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public; qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaires pour les exécuter; qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse; aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, et adresser des voeux au ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le désir de se reconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa, que je vous remercie; me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces voeux dans le coeur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. VERMONT.

C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échellon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous, de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif désir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE.

Ah, voyons, je vous prie.

M. VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

PORPHIRE.

O mon papa, quelle belle perspective on a du haut des tours. On découvre de là toute la campagne des environs.

M. VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue; et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Hé bien, mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. VERMONT.

Pas mal. Je fus assez content de tes jambes. Mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

POR-

PORPHIRE.

Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées, sur la route. On voit tout de suite combien on a à marcher, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même, les avantages de la division du tems en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE.

Ah, j'entends. Et les saisons sont peut-être les quarts de mille et les demi-mille, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. VERMONT.

Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le

tableau

tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en souviendrois pas mieux, si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentois ingambe, et que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vite, et je faisois je ne sais combien de faux pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil: je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnois sur tout ce que je voyois, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre, ou une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez apporté. Puis nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette manière, quoique le tems ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoi-

quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui: et le bon repas que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. VERMONT.

Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres sur lequel il alloit tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur, pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

PORPHIRE.

Eh, mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes oeuvres qu'on peut avoir faites.

M. VER-

M. VERMONT.

Aussi, je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh, je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content. Si vous saviez combien cela me délassoit. J'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. VERMONT.

Le coup-d'oeil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu

tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir, sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le tems de remplir, les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie et l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du coeur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une foible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

POR-

PORPHIRE.

Oui, mon papa, cela cadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui.

M. VERMONT.

C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? Le ciel étoit serein dans ce moment, et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh, oui; j'étois fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. VERMONT.

Le serois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré foible et nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens. C'est

moi

moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi les as-tu remplies? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes soeurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons, et par nos exemples, les as-tu? ....

PORPHIRE.

Ah, mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue

sur

sur l'avenir. Tout ce que j'aurais dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. VERMONT.

Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les voeux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

EUPHRASIE.

EUPHRASIE *(à sa Poupée)*.

Hé bien, mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet. Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allez! oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faites pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme.

Mme. SELIGNY *(qui a entendu ces derniers mots).*

Tu me parois un peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

Mme. SELIGNY.

Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlois de te mettre en colère.

EUPHRASIE.

Oh, non; je lui reprochois seulement... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit.

Mme. SELIGNY.

Supposé que je n'en aye rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence?

EU-

EUPHRASIE.

Non, maman; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

Mme. SELIGNY.

Très-bien, mon coeur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête, et je lui disois que si elle refusoit de m'obéir, je me mettrois en colère, et que je me fâcherois encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

Mme. SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colère?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même oeil qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

Mme. SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la tristesse; car d'abord j'eus de la peine de voir

voir que tu faisois mal à ton chien, ensuite je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis; et comme tu semblois recevoir de mauvaise grâce mes conseils, je tremblois de te voir devenir désobéissante; et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colère. En colère; fi donc. Je me serois aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée?

Mme. SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, et que tu commençois par prendre toi-même.

EUPHRASIE.

Je croyois, maman, en être plus aimable. La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéroient fort bien.

Mme.

Mme. SELIGNY.

Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie; et je ne serois pas du tout de son avis.

EUPHRASIE.

J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

Mme. SELIGNY.

Tu penses donc que les contorsions et les simagrées puissent valoir les grâces naturelles de ton âge. Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie?

Mme. SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son coeur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh, mon Dieu, que me dites-vous! Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé: je

je serois peut-être tombée dans ce vice, sans m'en apercevoir.

Mme. SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serois peut-être aperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE.

Oh, oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! j'en serois morte de honte.

Mme. SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante, mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

Eu-

EUPHRASIE.

Ah, je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

Mme. SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup-d'oeil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah, maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une seule action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvoit embarrassée. Peu-à-peu les tendres avis de sa maman, et ses propres réflexions,

flexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde étoit aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite, et de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans, elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; savoir, la satisfaction intérieure de son propre coeur, l'attachement solide de ses amis, et la tendresse de ses parens.

LA CUPIDITE DOUBLEMENT PUNIE.

Un riche particulier voyant son fils prêt à s'oublier au jeu, le laissa faire. Le jeune homme perdit une somme assez considérable. Je la paierai, lui dit son père, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant, expliquons-nous. Vous aimez le jeu, mon fils, et moi les pauvres. Je leur ai moins donné depuis que je songe à vous pourvoir; je n'y songe plus: un joueur ne

ne doit point se marier. Jouez tant qu'il vous plaira, mais à cette condition. Je déclare qu'à chaque perte nouvelle, les pauvres recevront de ma part autant d'argent que j'en aurai compté pour en acquitter de semblables dettes. Commençons dès aujourd'hui. La somme fut sur-le-champ portée à l'hôpital; et le jeune homme doublement puni de la cupidité, fut guéri, par cette seule leçon, d'un penchant qui alloit entraîner sa ruine.

LE DEJEUNER.

Viens, Paulin, dit un jour M. Gerseuil à son fils, dans une belle matinée de la fin du printems. Voici un panier où j'ai mis un gâteau et des cerises. Nous irons, si tu veux, déjeûner dans la prairie voisine.

Ah! quel plaisir, mon papa, lui répondit Paulin, en faisant une gambade de joie. Il prit le panier d'une main, donna l'autre à son père, et ils marchèrent ensemble vers la

la prairie. Lorsqu'ils l'eurent un peu parcourue pour y choisir une place agréable: arrêtons-nous ici, mon fils, dit monsieur Gerseuil; cet endroit est charmant pour un déjeûner.

PAULIN.

Nous n'avons pas de table mon papa; comment ferons-nous?

M. GERSEUIL.

Voici un tronc d'arbre renversé qui nous en serviroit, si nous en avions besoin; mais tu peux bien manger tes cerises dans le panier.

PAULIN.

A-la-bonne-heure; mais il nous manque des chaises.

M. GERSEUIL.

Et ce banc de gazon, le comptes-tu pour rien? Vois comme il est couvert de jolies fleurs! Nous allons nous y asseoir, à moins que tu n'aimes mieux t'étendre sur le tapis.

PAULIN.

Le tapis, mon papa! Vous savez bien qu'il est encore cloué dans le sallon.

M. GERSEUIL.

Il est vrai. Il y a un tapis dans le sallon; mais il y en aussi un ici.

PAULIN.

Où est-il donc? Je ne le vois pas.

M. GERSEUIL.

Le gazon est le tapis des champs. Le joli tapis qu'une belle verdure! Il est plus frais et plus douillet que les nôtres. Et comme il est grand, il s'étend par-tout, sur les mont agnes et sur les plaines. Les agneaux trouvent bien doux de s'y reposer. Imagines-tu, Paulin, combien ils auroient à souffrir sur une terre nue et desséchée? Leurs membres sont si délicats! Bientôt ils seroient tout brisés. Leurs mères ne savent pas leur préparer des lits de plumes: le bon Dieu y a pourvu à la place des pauvres

vres brebis. Il leur a fait cette molle couchette, où ils peuvent s'étendre.

PAULIN.

Encore, ont-ils le plaisir de la manger!

M. GERSEUIL.

J'entends ce que tu veux dire. Tiens, voici tes cerises et ton gâteau.

PAULIN *(goûtant le gâteau)*.

Ah! mon papa, qu'il est bon! Il ne manqueroit plus qu'une histoire, tandis que je le mange. Si vous vouliez m'en conter une, la plus jolie que vous saurez.

M. GERSEUIL.

Je le veux bien, mon fils. Ton gâteau me rappelle une histoire où il y en a trois.

PAULIN.

Un, deux, trois gâteaux! L'eau m'en vient à la bouche. Comme cela doit faire

une histoire friande! Oh! contez, contez-moi, je vous prie.

M. GERSEUIL.

Viens t'asseoir à mon côté. Bon. Mets-toi bien à ton aise pour m'entendre.

PAULIN.

Me voici tout prêt. Je vous écoute de mes deux oreilles.

M. GERSEUIL.

Les trois gâteaux.

Il y avoit un enfant de ton âge qui s'appeloit Henri. Son papa et sa maman l'envoyèrent à l'école. Henri étoit un fort joli petit garçon, et il aimoit ses livres plus encore que ses joujoux. Il fut un jour le premier de sa classe. Sa maman en fut instruite. Elle y rêva toute la nuit de plaisir; et le lendemain s'étant levée de bonne-heure, elle appela sa cuisinière, et lui dit: Marianne, il faut faire un gâteau pour Henri, puisqu'il a si bien récité ses leçons. Marianne

rianne répondit: oui, madame, de tout mon coeur; et aussitôt elle se mit à pétrir un gâteau de fleur de farine choisie. Il étoit fort grand, grand comme tout mon chapeau rabattu. Marianne l'avoit rempli d'amandes, de pistaches, de fleurs d'orange, de tranches de citrons confits. Elle avoit glacé le dessus avec du sucre, en sorte qu'il étoit tout blanc et uni comme de la neige. Le gâteau ne fut pas plutôt cuit, que Marianne le porta elle-même à l'école. Lorsque le petit Henri l'aperçut, il sauta autour en frappant dans ses mains. Il n'eut pas la patience d'attendre qu'on lui donnât un couteau pour le couper; il se mit à le ronger à belles dents, comme un petit chien. Il en mangea jusqu'à ce que la cloche sonnât l'heure de l'étude; et lorsque l'heure de l'étude fut finie, il se mit à en manger. Il en mangea encore le soir jusqu'à l'heure de se mettre au lit. Un de ses camarades m'a même assuré que Henri, en se couchant, mit le gâteau sous son chevet, et qu'il se réveilla plusieurs fois la nuit pour le grignoter. J'ai bien quelque peine à le croire; mais

mais il est très-sûr, au moins, que le lendemain, au point du jour, il recommença de plus belle, et qu'il continua de ce train toute la matinée, jusqu'à ce qu'il ne restât pas une seule miette de tout ce grand gâteau. L'heure du dîner arriva ; Henri n'avoit plus d'appétit, et il voyoit, avec jalousie, le plaisir que prenoient les autres enfans à faire ce repas. Ce fut bien pis encore à l'heure de la récréation. On venoit lui proposer des parties de boule, de paume, de volant ; il n'avoit pas envie de jouer, et ses compagnons jouèrent sans lui, quoiqu'il en crevât de dépit. Il ne pouvoit plus se soutenir sur ses jambes ; il s'assit dans un coin, d'un air boudeur, et tout le monde disoit : je ne sais ce qui est arrivé à ce pauvre Henri. Lui qui étoit si gaillard, qui aimoit tant à courir et à sauter, voyez comme il est triste, pâle, abattu. Le Principal vint lui-même, et fut très-inquiet en le voyant. Il eut beau le questionner sur la cause de son mal, Henri ne voulut point l'avouer. Heureusement on découvrit que sa maman lui avoit envoyé un grand gâteau,

teau, et qu'il s'étoit dépêché de le manger, et que tout le mal venoit de sa gourmandise. On envoya aussitôt chercher le médecin, qui lui fit avaler je ne sais combien de drogues plus amères les unes que les autres. Le pauvre Henri les trouvoit bien mauvaises; mais il fut obligé de les prendre de peur de mourir, ce qui lui seroit infailliblement arrivé. Au bout de quelques jours de remèdes, et d'un régime très-rigoureux, sa santé se rétablit enfin; mais sa maman protesta qu'elle ne lui enverroit plus de gâteaux.

PAULIN.

Il ne méritoit plus d'en sentir seulement la fumée. Mais, mon papa, ne voilà qu'un gâteau, et vous me disiez qu'il y en avoit trois dans votre histoire.

M. GERSEUIL.

Patience, mon ami, voici le second.

Il y avoit dans la pension de Henri un autre enfant qui s'appeloit François. François

çois avoit écrit à sa maman une lettre fort jolie, où il n'y avoit pas une seule rature. Sa maman, en récompense, lui envoya aussi le dimanche suivant, un gâteau. François se dit en lui-même: je ne veux pas me rendre malade comme le goulu de Henri. Je ferai durer mon plaisir plus longtems. Il prit le gâteau qu'il eut beaucoup de peine à porter, et il alla l'enfermer dans son armoire.

Tous les jours, pendant les heures de récréation, il s'esquivoit adroitement d'entre ses camarades, montoit sur la pointe du pied dans sa chambre, coupoit un morceau de son gâteau, et renfermoit le reste à double tour. Il continua de même jusqu'au bout de la semaine, et le gâteau n'en étoit encore qu'à moitié, tant il étoit grand. Mais qu'arriva-t-il? A la fin, le gâteau se dessécha et se moisit; les fourmis trouvèrent aussi le moyen de s'y glisser pour en avoir leur part, en sorte que bientôt il ne valut plus rien du tout, et François fut obligé de le jetter en pleurant de regret; mais personne n'en fut fâché pour lui.

PAU-

PAULIN.

Ni moi non plus. Comment, garder un gâteau pendant huit jours, sans en donner un morceau à ses amis! Fi, que c'est vilain! mais voyons le troisième, je vous prie, mon papa.

M. GERSEUIL.

Il y avoit encore dans la même pension un enfant, dont le nom étoit Gratien. Sa maman lui envoya un jour un gâteau, parce qu'il aimoit beaucoup sa maman, et que sa maman l'aimoit encore davantage. Aussitôt que la pâtisserie fut arrivée, Gratien dit à ses camarades, venez voir ce que m'envoie maman; il faut tous en manger. Ils ne se le firent pas répéter deux fois, et ils coururent autour du gâteau, comme tu vois les abeilles voltiger autour de cette fleur qui vient d'éclore. Gratien s'étoit muni d'un couteau. Il coupa une partie du gâteau, en autant de portions qu'il y avoit de ses petits amis. Ensuite il les fit ranger en cercle, pour n'oublier personne; et ayant commencé par celui qui étoit le plus près

de

de lui, il fit le tour du cercle en distribuant à chacun sa portion, avec un mot d'amitié, jusqu'à ce qu'il fût revenu à celui qu'il avoit servi le premier. Gratien alors prit le reste et dit: Voici ma portion à moi, je la mangerai demain. Il alla jouer, et tous les autres s'empressèrent de jouer avec lui à tous les jeux qu'il voulut choisir.

Un quart-d'heure après, il vint dans la cour un vieux pauvre avec son violon. Il avoit une longue barbe toute blanche; et comme il étoit aveugle, il se faisoit conduire par un petit chien qu'il tenoit au bout d'une longue corde. Le petit chien le menoit avec beaucoup d'adresse; et quand il voyoit du monde, il secouoit la sonnette pendue à son cou, pour avertir les passans de ne pas faire de mal à son maître. Lorsque le vieux aveugle se fut assis sur une pierre, et qu'il eut entendu les enfans autour de lui, il leur dit: Mes petits messieurs, si vous voulez, je vais vous jouer les plus jolis airs que je sais. Les enfans ne demandoient pas mieux. Le vieillard accor-

accorda son violon, et il leur joua des airs de Sarabandes, et de toutes les chansons nouvelles de l'ancien tems. Gratien s'aperçut que tandis qu'il jouoit les airs les plus gais, une grosse larme tomboit le long de ses joues, et il lui dit: Bon vieillard, pourquoi pleures-tu? Le vieillard lui répondit: parce que j'ai bien faim. Je n'ai personne dans le monde qui nous donne à manger, à mon chien ni à moi. Si je pouvois travailler pour nous faire vivre tous les deux; mais j'ai perdu mes yeux et mes forces. Hélas! j'ai travaillé jusqu'à ma vieillesse, et aujourd'hui je n'ai pas de pain. Gratien pleuroit comme le vieillard. Il s'en alla sans rien dire, et courut chercher le reste du gâteau qu'il avoit gardé pour lui; puis il revint tout joyeux, en criant de loin: Tiens, bon vieillard, voici du gâteau. Le vieillard dit, en ouvrant les bras: Où est-il? car je suis aveugle, je ne peux pas le voir. Gratien lui mit le gâteau dans la main, et le pauvre aveugle posa son violon à terre, essuya ses yeux et se mit à manger. A chaque morceau qu'il portoit à sa bouche, il

en

en réservoit pour le petit chien fidèle qui venoit dîner dans sa main. Et Gratien debout, à son côté, sourioit de plaisir.

PAULIN.

Ah, Gratien, le bon Gratien! mon papa, donnez-moi votre couteau, je vous prie.

M. GERSEUIL.

Le voici. Qu'en veux-tu faire?

PAULIN.

Je n'ai fait qu'écorner un peu mon gâteau, tant j'avois de plaisir à vous écouter. Je vais couper ce que j'ai mordu. Tenez, voyez comme il est propre. J'aurai bien assez de ces rognures avec les cerises pour mon déjeûner; et le premier pauvre que nous trouverons en retournant au logis, je lui donnerai le reste de mon gâteau, même quand il n'auroit pas de violon.

LE RAMONEUR.

Une servante imbécille avoit farci l'esprit des enfans de ses maîtres de mille contes ridicules sur un homme à tête noire.

Angélique, l'une de ces enfans, vit un jour, pour la première fois, un ramoneur entrer dans sa maison. Elle poussa un grand cri, et courut se réfugier dans la cuisine.

A peine s'y fut-elle cachée, que l'homme noir y entra sur ses pas.

Saisie d'une mortelle frayeur, elle se sauve par une autre porte dans l'office, et toute tremblante se tapit dans un coin.

Elle n'étoit pas encore entièrement revenue à elle-même, lorsqu'elle entendit l'hom-

l'homme effrayant chanter d'une voix tonnante, en raclant à grand bruit les pierres de l'intérieur de la cheminée.

Dans un nouvel effroi, elle s'élance de l'endroit où elle étoit cachée; et sautant par une fenêtre basse dans le jardin, elle court à perte d'haleine vers le fond du bosquet, et tombe presque sans mouvement au pied d'un gros arbre. Là, d'un oeil effaré, elle osoit à peine regarder autour d'elle; tout-à-coup sur le haut de la cheminée, elle vit encore s'élever l'homme noir.

Alors elle se mit à crier de toutes ses forces: au secours, au secours!

Son père accourut, et lui demanda ce qu'elle avoit à crier. Angélique, sans avoir la force d'articuler un seul mot, lui montra du bout du doigt l'homme noir assis à califourchon sur la cheminée.

Son père sourit; et pour prouver à la petite fille combien peu elle avoit eu raison de s'effrayer, il attendit que le ramoneur fût descendu, puis il le fit débarbouiller en

sa

sa présence, et sans autre explication, lui montra de l'autre côté son perruquier qui avoit le visage tout blanc de poudre.

Angélique rougit, et son père profita de cette occasion pour lui apprendre qu'il existoit réellement des hommes à qui la nature donnoit un visage tout noir, mais qui n'étoient point à craindre pour les enfans; qu'il y avoit même un pays où les enfans étoient communément nourris par des femmes noires comme du jais, sans que leur teint perdît de sa blancheur.

Dès ce moment, Angélique fut la première à rire de tous les contes bizarres que des personnes simples et crédules lui faisoient pour l'effrayer.

Fin du Tome troisième.

X 2667269

L'AMI

DES

ADOLESCENS

PAR

Mr. Berquin.

TOME PREMIER.

A LEIPSIC
chez George Auguste Grieshammer.
1799.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-477743-p0163-5